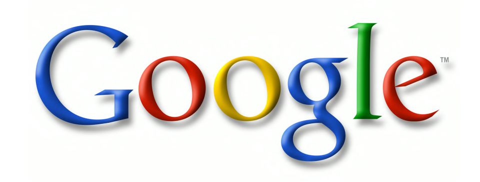



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06818017 7



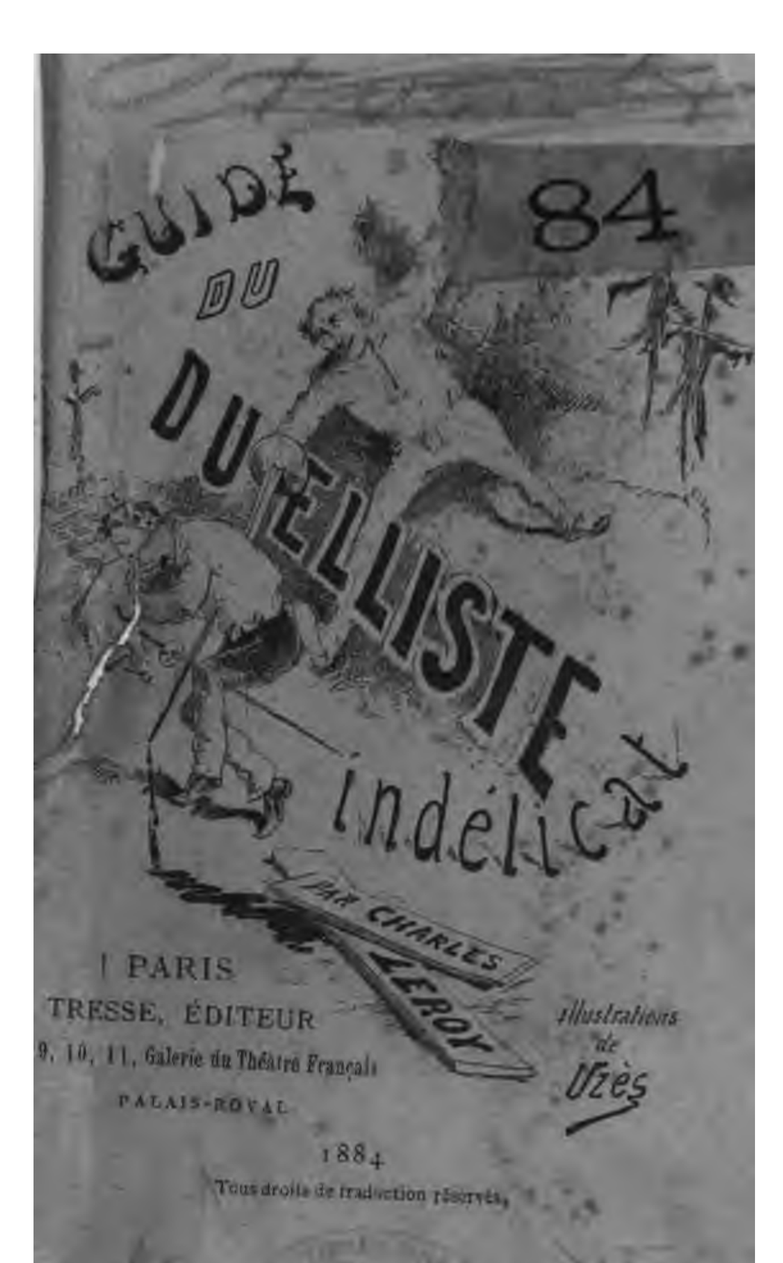






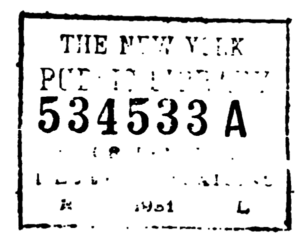
GUIDE

J DUELLISTE INDÉLICAT



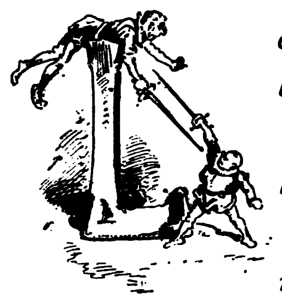
PARIS
TRESSE, ÉDITEUR
9, 10, 11, Galerie du Théâtre Français
PALAIS-ROYAL

1884




AVANT PROPOS

AVANT-PROPOS



e duel est-il de la bravoure ?

Est-ce de la folie ?

Répond-il à une nécessité sociale ?

Cela ne me regarde pas.

Tout ce que je sais, c'est que si vous avez quelqu'un en horreur, s'il vous gène, s'il vous contrarie dans

vos manières de voir ou s'il a le toupet d'avoir un nez qui ne vous plaît pas, grâce au duel vous pouvez vous en débarrasser d'une façon honorable.

Ensuite, le duel vous pose, et vous y gagnez une réputation de valeur qui vous met tout à l'aise pour *emprunter de l'argent. On refuse moins facilement à un homme qui peut vous occire, qu'à une personne dont on n'a pas peur.*

Le duel enfin, vous permet de ne pas avoir recours à l'assassinat, chose toujours fâcheuse, en ce sens que la police vous arrête les trois quarts du temps.

Maintenant, il est certain que pour



sortir agréablement d'une rencontre,

il est toujours bon d'être plus fort et plus adroit que son adversaire.



Néanmoins, comme le contraire pourrait se présenter, il est bon de connaître certaines bottes infaillibles;

elles sont peut-être... indélicates, je ne dis pas non, mais elles sont sûres, et c'est à considérer.

D'ailleurs, la délicatesse rapporte si peu de chose, que les gens de progrès sont dégoûtés de l'honnêteté. Ceci dit, procédons par ordre, en prenant le duel à son début.




DE LA PROVOCATION

CHAPITRE PREMIER

DE LA PROVOCATION



n ne peut se battre avec quelqu'un sans l'avoir régulièrement provoqué, ainsi que cela se fait toujours d'ailleurs entre gens distingués. Les motifs ? Quand il n'y en a pas, ce sont les meilleurs, ainsi :

Un homme ne vous a rien fait, comme il ressemble à votre pro-



priétaire, il vous déplaît, c'est tout naturel. Si vous êtes honnête, loin de renfermer en vous tout le

mépris qu'il vous inspire, vous allez carrément le provoquer.

Ainsi, par exemple, il est en train de lire une affiche, vous l'abordez :

— Que signifie cette manœuvre, Monsieur ; auriez-vous l'intention de m'éviter ?

— Moi ! mais... mais, Monsieur je ne vous connais seulement pas !

— A plus forte raison, Monsieur, je ne permettrai pas à un inconnu... ridicule, d'affecter des airs qui me déplaisent.

— Votre carte malotru, voici la mienne, demain vous aurez de mes nouvelles.

Un monsieur fredonne en marchant.

Venez vous planter raide devant lui :

— Que signifie cette stupide gaîté ? serait-ce pour insulter à mon



malheur ?... Je vous préviens qu'une pareille audace m'échauffe singulièrement l'économie animale !

— Ah çà ! mais de quel malheur me parlez-vous ?

— Je n'ai pas de comptes à vous rendre, entendez-vous ? Seulement je vous défends de me ricaner bêtement au nez.

— Mais...

— Allons, allons, pas de ces mines effarées, votre heure, Monsieur ?

Une autre fois, c'est un habitué



de votre cercle qui s'avance en se tenant la mâchoire.

Cet homme, c'est un ponte qui tire à çinq !!!...

— Tiens qu'avez-vous donc, vous souffrez ?

— Oh !... j'ai... un mal... de dents... !



— De dents, de dents, parbleu ! je vois bien que vous n'avez pas mal au coude, vous me prenez donc pour un imbécile ?

Pardieu, monsieur, je ne le souffrirai pas !

Vous m'avez insulté, demain mes témoins iront prendre de vos nouvelles.

Un autre jour, c'est un ami qui s'avance vers vous, un ami qui bégaie.

Il vous tend la main :

— Co... co... co... oment... va la san... san... an... té, et chez... et chez chez... et chez chez... ez vous ?

— Et chez moi ! comment et chez moi ! est-ce que cela vous regarde ?

Vous vous intéressez à Léocadie d'une manière insolente, mon cher; seulement je ne suis pas un mari

complaisant, moi ; je ne suis pas un idiot, moi ; vous me provoquez en ridiculisant mon honneur, soit ! vous m'en rendrez raison.



Ces simples indications suffiront aux personnes sensées, c'est évident, cependant pour les cas parti-

culiers, écrire à mon éditeur (*affranchir*).




Des Voies de FAIT
Chapitre II

CHAPITRE II

DES VOIES DE FAIT



La simple provocation par parole n'a de chance de réussir, que si on s'adresse aux personnes d'élite qui ont l'honneur à fleur de peau.

Elle est insuffisante avec les

goujats. Avec ces derniers, il est de toute nécessité de passer aux voies de fait. Seulement, pour ne pas avoir l'air d'un fou, pour ne pas calotter sans raison un monsieur qui ne vous dit rien, il faut agir avec une certaine délicatesse, et trouver au moins un semblant de prétexte.



Si on ne trouve pas le prétexte avant, on se contente de le trouver

après voilà tout, mais il en faut un. Le prétexte se trouve *avant*, quand le provoqué par parole, se contente de hausser les épaules ; on le giffle, ça c'est de règle.

On le trouve *après* dans les cas suivants :

Vous rencontrez dans la rue, au bois, sur les boulevards, n'importe où, un individu que vous reconnaissez pour avoir complété l'omnibus devant votre nez un jour de pluie.

Vous ne faites ni une ni deux, vous lui tombez dessus, et vous lui administrez votre pied entre les pans de sa redingote.

Le monsieur se retourne furieux, il veut une explication cet homme.

Alors vous prétendez l'avoir pris

pour votre notaire, mais puisqu'il prend les choses comme ça, vous ajoutez : « Je suis d'ailleurs tout prêt à vous rendre raison, vieille brute. »

Au café, un habitué vous déplaît à cause de sa manie de renifler.

Vous vous placez près de lui, et vous mettez du fil à votre pipe tout simplement.

Seulement au moment de tirer le fil, vous feignez de l'échapper, et vous envoyer votre coude dire un petit bonjour à l'œil de ce monsieur.

L'habitué se fâche, vous n'avez pas l'air d'y faire attention ; il crie plus fort, cela vous contrarie : vous l'appelez mauvais drôle, et vous



lui demandez de quoi monsieur se mêle.

Il se rebiffe, alors vous n'y tenez plus, vous lui fourrez votre pipe dans le nez en ajoutant : Puisque ça ne vous convient pas, bonsoir, nous nous reverrons demain.

Autre cas :

Vous jouez aux cartes avec un monsieur que vous connaissez de vue ; vous commencez par lui gagner tout son argent, et lorsqu'il n'a plus le sou, vous lui jetez les cartes à la figure en le traitant de voleur.

Il faudra que cette personne vous donne satisfaction ou bien qu'elle reconnaisse son indélicatesse.

Maintenant, si vous ne trouvez pas d'aussi bonnes raisons que les précédentes, vous avez la ressource de causer tranquillement avec le monsieur qui vous ennuie, et quand vous êtes sûr qu'il n'y a pas de danger d'être entendu, vous l'appelez vieux crétin ou bien vous lui dites : Dites donc, pourquoi donc

avez-vous l'air d'un coc... her de fiacre ?

C'est alors lui qui vous saute



dessus. Vous affirmez devant les gens qui accourent que vous n'avez rien dit à ce butor, et vous le pro-

voquez raide comme balle. S'il refuse, on le roue de coups et la galerie vous donne raison.




CHAP
3

CHAPITRE III

DES MOTIFS.



n pourrait considérer comme motifs à rencontre, la provocation et la voie de fait; mais il s'agit ici des motifs à provocation, et c'est indispensable, car, supposez que vous ne vous trouviez jamais avec la personne qui vous gêne dans la vie, il

devient difficile de l'obliger à se battre.

Il faut donc des motifs.

En voici quelques-uns au hasard:

Votre blanchisseuse est gentille,



vous savez qu'elle a pour client le monsieur du troisième.

Vous guettez la petite blanchisseuse gentille, et lorsque vous êtes sûr qu'elle est chez le monsieur, vous accourez :

— Monsieur ! pourquoi retenez-vous cette jeune fille ?

— Monsieur...

— Vous êtes un vieux Sardanapale, un vieux satyre, un co... quin !

Venez pauvre enfant, car ce misérable...

— Mais, monsieur...

— Tais-toi, vampire !

Si le vampire a un peu de cœur, il est évident que l'affaire ne doit pas faire un pli.

Le pianiste d'en face a les cheveux trop longs, vous n'aimez pas ça.

Alors vous guettez sa femme, et un jour où elle attend tranquille-



ment l'omnibus sur le trottoir, vous la traitez de coureuse.

Quoique pianiste, le mari peut venir vous demander raison. Vous

vous excusez en lui disant qu'il en a menti, mais vous vous tenez à sa disposition, à condition qu'il vous reconnaîtra le rôle d'insulté.

Si le mari ne vient pas vous trouver, attendez sa femme dans la rue et demandez-lui de vous accorder... un *péquit* rendez-vous.

Si elle accorde... dame, ça c'est votre affaire.

Si elle refuse en vous apostrophant, filez, allez trouver l'homme au piano :

— Monsieur, je passais là, à l'instant, je méditais le dernier *Almanach Liégeois*, quand sans rime ni raison, votre femme se met à me traiter de rien du tout, de goujat !... on l'a entendue, monsieur, j'ai des témoins : je ne pouvais

frapper cette furie, égarée sans doute par vos mauvais propos sur



mon compte, seulement je ne tolérerai pas qu'un paltoquet de votre

espèce... injure, honneur... etc.

Vous vous arrêtez devant la boutique d'un libraire ; la porte est ouverte, le mari cause avec sa fem-



me, entrez comme une bombe :

— Qui ça mouchard ?

— Monsieur...

— Je ne suis pas sourd, entendez-vous racaille ? Je pourrais vous traîner devant les tribunaux, mais cela n'entre pas dans mes habitudes ; je préfère vous faire faire connaissance avec mon épée, et demain..., etc.

Une chose drôle, car il faut bien rire un peu dans cette vallée de misère !

Vous voyez venir de loin un bonhomme vêtu d'une confection de mauvais goût. Cela froisse vos sentiments d'homme distingué.

Vous cherchez un magasin de nouveauté voisin, ou la boutique d'un teinturier sur la route de ce

grotesque. Vous vous mouchez dans l'étoffe qui se trouve à la porte, et vous vous retirez discrètement à quelques pas. Quand l'homme passe devant le magasin, vous le prenez par le bras, et vous lui dites d'un ton courroucé :

— Eh bien ! qu'est-ce que c'est donc que ces manières-là ?

— Quoi ? quelles manières ?... qu'est-ce qui vous prend ? Voulez-vous bien me lâcher ?

— Vous lâcher ! commencez d'abord par m'essuyer ce que vous venez de faire là, dans ces rideaux.

— Moi !

— Allons ! assez de raisons, hein où je vous fais arrêter.

Le monde s'amasse, le teinturier sort, lui ou le marchand de nou-

veautés, peu importe, le monsieur hurle, on se giffle et... c'est une affaire dans le sac.

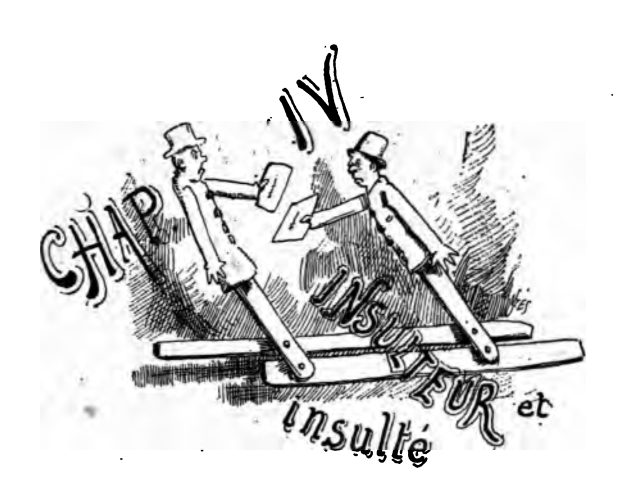
Je pourrais multiplier les exem-



ples, mais je m'arrête, car cela fi-

nirait par avoir un côté froissant pour le public d'élite auquel je m'adresse.




CHAP. IV
INSULTEUR et
insulté

CHAPITRE IV

INSULTEUR ET INSULTÉ



orsqu'on a l'intention d'en découdre, il n'est pas sans intérêt de se préparer le beau rôle c'est-à-dire celui d'insulté, qui vous procure certains avantages ; vous choisissez votre armet e vous avez des exigences que les témoins comprennent volontiers.

Chercher querelle aux autres et les provoquer ensuite est parfois difficile, mais le principal n'est pas d'être dans son droit, ce qu'il faut, c'est que la galerie soit de votre avis.

Si vous vous trouvez avec votre ennemi, profitez des moments où



les autres personnes ne peuvent vous voir, pour lui rire au nez ; hausser les épaules en le regardant ou pour lui faire des signes d'une amabilité contestable.

Si on vous regarde, mais que vous soyiez sûr de ne pas être entendu des autres personnes, passez près de votre homme et traitez-le de gnaf, de rétameur, de marchand de lunettes ou d'imbécile.

Ce monsieur vexé se mettra dès lors à votre poursuite, et là, sans mesure, il vous dira des horreurs.

Soyez digne, prenez à témoins de tant de grossièretés les personnes présentes, et vous posant fièrement devant votre victime, dites-lui, en le toisant du haut en bas, ces mots sacramentels :

— Monsieur !... vous m'en rendrez raison.

Tout le monde vous approuvera, et le monsieur furieux se mettra encore plus dans son tort, en disant

des sottises aux gens qui vous auront donné raison.

Ce qu'il faut surtout, c'est trouver n'importe comment l'occasion



de dire le premier : Vous m'en rendrez raison.

Ça vous pose, on voit que vous

êtes un rude lapin, et les gens aiment toujours mieux se mettre du côté du plus rude lapin, parce qu'ils se figurent volontiers que cela leur donne, à eux aussi, un petit air de ne pas avoir froid aux yeux.

Il faut néanmoins être prudent et ne pas pousser les choses à un point qui friserait l'insolence.

Aussi, si vous demandiez raison à un mari sous prétexte qu'il vous trompe avec sa femme, vous risqueriez de vous faire donner tort par la galerie.




CHAPITRE V
DU
RENDEZ-VOUS

CHAPITRE V

DU RENDEZ-VOUS



a rencontre décidée entre vous et votre adversaire, vous choisissez vos témoins et vous songez à l'endroit où votre honneur doit être purifié.

Si vous vous êtes aperçu un peu tard que votre adversaire est un gaillard à poigne, le lieu étant bien

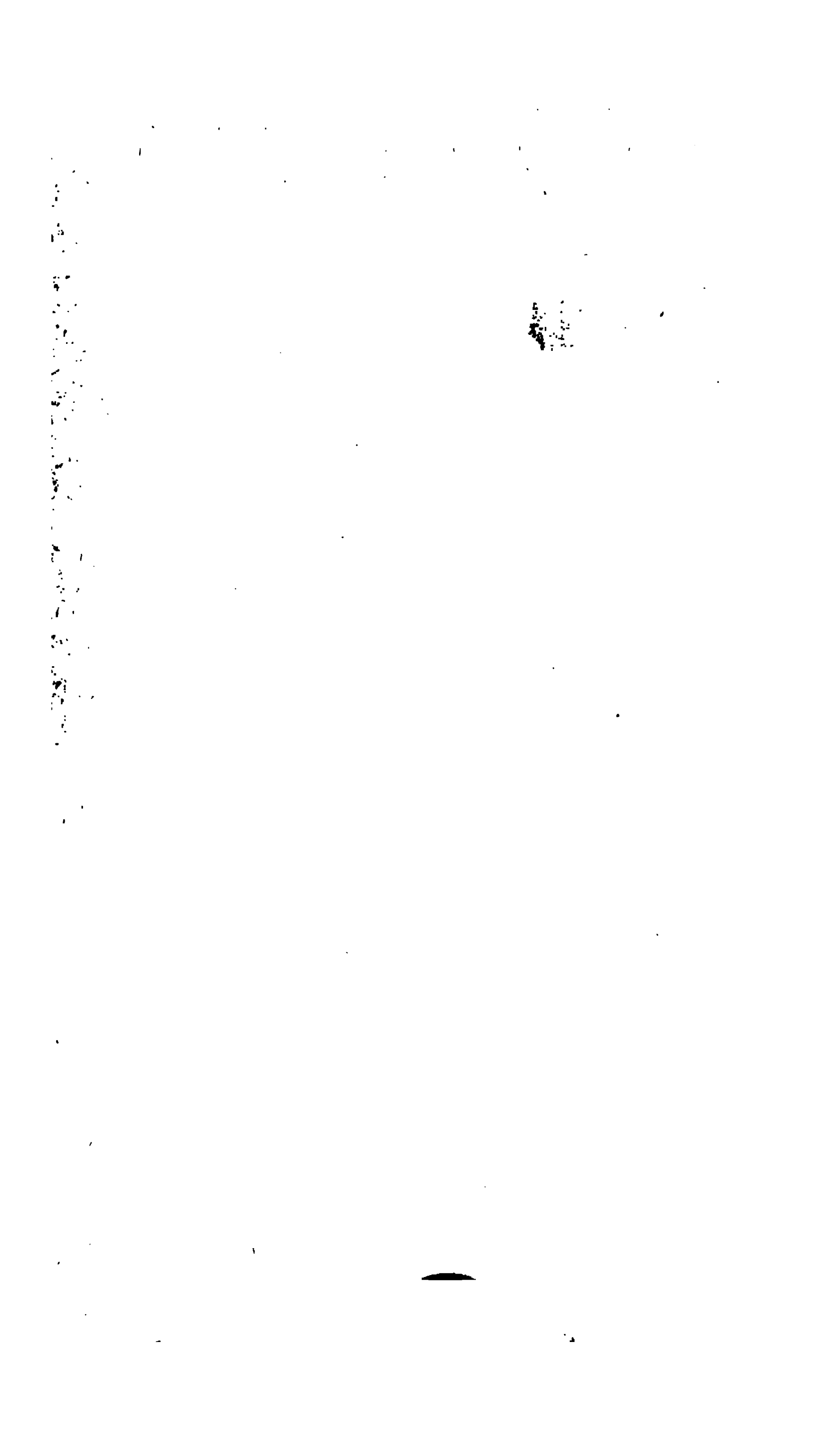
arrêté dans votre pensée, vous pouvez faire avertir secrètement les gardes du bois, les gendarmes du lieu ou les sergents de ville, pour qu'ils arrivent en temps opportun afin d'éviter une effusion de sang toujours regrettable entre deux galants hommes.



Autrement, vous désignez à vos témoins l'endroit le plus rapproché

de votre domicile, et le plus éloigné de la demeure du drôle qui vous agace.

Que ce monsieur vienne à pied, à cheval ou en voiture, un chemin long ne pourra jamais que lui causer un énervement, une lassitude, qui ne peut que nuire à son action.




CHAP VI
DE L'HEURE

CHAPITRE VI

DE L'HEURE.



i votre querelle a lieu dans une soirée, faites-la naître de bonne heure, et l'affaire est excellente; suivez bien mon raisonnement :

Réglez tout de suite entre votre adversaire et vous l'heure et le lieu du rendez-vous ; soyez homme du monde, ne faites pas de tapage, c'est plus distingué. Il est bien en-

tendu que vous avez guigné d'avance un ami dans cette soirée.

Vous prenez cet ami à part, et vous lui dites :

— Mon cher, cet homme a jugé à propos de m'insulter, j'ai dû lui répondre naturellement, car l'injure est de celles qui ne se pardonnent pas. J'ai sa carte, il a la



mienne, tout est réglé, aucun arrangement n'est possible.

Tu ne me refuseras pas d'être mon témoin, je compte sur toi, c'est pour demain matin.

L'ami a parfois — mettons souvent — un trac épouvantable, mais enfin, comme il ne veut pas avoir l'air d'un homme qui prend l'honneur pour un tire-bouchon, il accepte.

Il est même rare, pour faire le tranche-montagne, qu'il n'ajoute pas : *Avec plaisir, cher ami.*

— Merci ! donc, je compte sur toi. Moi, je cours jusque chez.... *chose* afin de le prévenir : il sera mon second.

En attendant, aie l'œil sur mon particulier ; ne le lâche pas, retiens-le par tous les moyens, jusqu'au



jour s'il le faut, car il est capable de déguerpir.

Puis, vous penchant à l'oreille de votre ami, vous lui dites en confidence: C'est qu'il n'a pas l'air trempé comme *nous* autres, tu sais, je crois que c'est un *fouinard*.

Ce *nous* flatte l'ami on ne saurait dire combien.

Là-dessus vous prenez votre chapeau; au lieu de courir après... *chose*, vous lui faites remettre un mot par votre concierge, et vous vous couchez tranquillement, afin d'être frais et dispos, le lendemain.

Pendant ce temps-là, l'autre s'éreinte.





CHAPITRE VII

DES TÉMOINS

CHAPITRE VII

DES TÉMOINS.



uoique vous soyez le seul intéressé dans l'affaire, vos témoins ne sont pas gens à négliger.

Il n'est pas absolument nécessaire d'aller les chercher sous les ponts, mais il serait malhabile d'aller les choisir dans la fine fleur

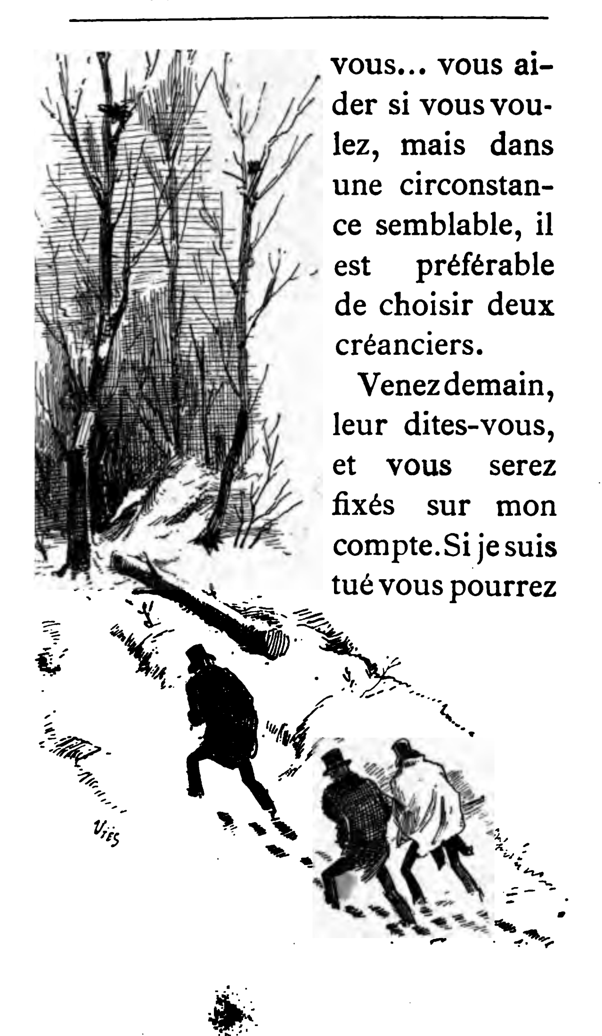
de la noblesse. L'aristocratie a encore certains côtés arriérés, vos théories sur le duel, — théories toutes de progrès, — ne seraient peut-être pas les siennes, il pourrait y avoir froissement, ce serait fâcheux.

Le meilleur pour un duelliste de profession c'est d'avoir une douzaine de témoins sur la planche, des amis dévoués, habiles à saisir ses idées.

Je... n'insiste pas, vous avez compris.

Dans le cas — à éviter — où vous craindriez le jeu de votre adversaire, ne prenez jamais d'amis pour témoins.

Des amis admirent les passes habiles, ils peuvent au besoin



vous... vous aider si vous voulez, mais dans une circonstance semblable, il est préférable de choisir deux créanciers.

Venez demain, leur dites-vous, et vous serez fixés sur mon compte. Si je suis tué vous pourrez

passer par *profits et pertes*, si le contraire arrive, je dois toucher quelque argent la semaine prochaine et... nous verrons.

Pour que les créanciers ne préviennent pas la police, on les emmène sans leur dire où à l'avance.

Ces gens ridicules et pervers s'imaginant être payés tôt ou tard tremblent pour votre existence.

Une fois sur le terrain, s'ils s'aperçoivent qu'un mauvais coup vous est destiné, vous les verrez se jeter au-devant, et empocher l'entaille pour conserver leur débiteur intact.

Si on en tue seulement un, l'honneur est satisfait et vous vous tirez de là très convenablement ; s'il n'y

a que blessure, il est de bon goût de s'en contenter.



Il va de soi que n'ayant pas d'argent pour payer vos dettes, ce sont les créanciers qui doivent payer le déjeuner.


CHAP VIII
DES ARMES

CHAPITRE VIII

DES ARMES.

Avant de se mesurer avec quelqu'un, la simple prudence exige que vous preniez quelques renseignements sur son compte, sur ses habitudes, son adresse, sa force, etc.

Comme il est bien entendu que vous êtes l'insulté, vous avez naturellement le choix des armes. En

conséquence, si votre ennemi passe pour fort à l'épée, vous choisissez le pistolet, et s'il est adroit au pistolet, vous vous hâtez de choisir l'épée.

Dans les cas douteux, certaines remarques doivent vous guider.

Vous ferez les vôtres, je n'en doute pas, quant à moi, voici les miennes :



Si votre adversaire a mal aux yeux (*mal chronique ou accidentel*).

Si votre adversaire est myope (*fameux*).

Si votre adversaire est frileux (*cas d'hiver*).

Si votre adversaire est poltron (*tremblera ferme*).

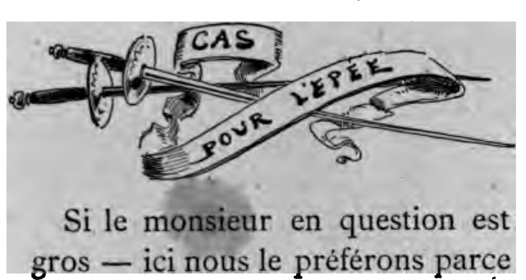
Si votre adversaire a des enfants qu'il aime (*sera troublé*).

Si votre adversaire a des engelures.

Si votre adversaire est manchot des deux bras (*sera obligé de tirer avec ses pieds*).

Seulement s'il est aveugle, ce serait peut-être abuser que de lui proposer un duel pareil.

Je vous dirais bien aussi : s'il est très gros, parce que vous aurez plus de place pour taper dedans, mais taper dedans n'est pas absolument le principal ; ce qu'il faut surtout c'est qu'il ne vous touche pas.



Si le monsieur en question est gros — ici nous le préférons parce qu'il est naturellement lourd et son déplacement plus difficile.

Si ce même monsieur a mal aux reins (*sera gêné forcément*).

Si ce même monsieur est petit (*ne pourra guère se fendre, n'aura pour lui que la riposte*).

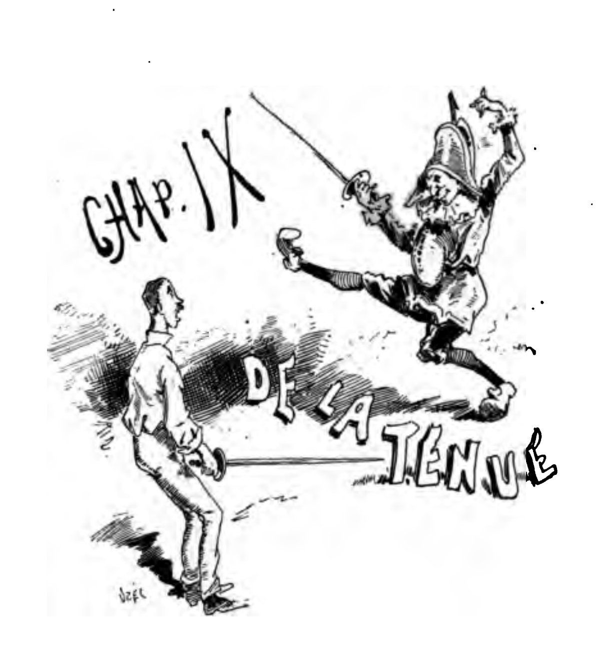
Si ce même monsieur a eu heureusement le bras cassé.

Si ce même monsieur est fort en colère (*s'embrochera tout seul*).

Si ce même monsieur a dansé toute la nuit (*sera éreinté d'avance*).

Je laisse aux gens sensés le soin de combler les lacunes.

Ces petits spécimens suffisent j'en ai la certitude.


CHAP. IX
DE LA TENUE

CHAPITRE IX

DE LA TENUE

Pour se battre, il n'y a pas de costume bien spécial, on est en noir généralement, voilà tout.

On se bat très bien avec des costumes de fantaisie, c'est vrai, mais enfin c'est sérieux, et on aurait tort d'arriver sur le terrain déguisé en polichinelle pour

se battre à l'épée. D'ailleurs les témoins de l'*autre* ne l'accepteraient pas, vous pouvez en être sûr.

Mettez-vous donc en noir, croyez-moi. Seulement distinguons :

Pour le pistolet, il faut laisser le moins de prise possible à votre adversaire.

Déguisez-vous en manche à balai, autant que vous le pourrez faire.

Pantalon collant, — se cirer les jambes au besoin, comme les acteurs de province — pas de chemise, pas de gilet, — ni en flanelle ni en drap, — redingote collante. Un faux-col et des manchettes pour simuler le linge, et c'est tout.

Avoir soin de retirer sa décoration, mais dans le seul cas où on

en aurait. Si on n'en a pas... on peut la laisser.



Bien s'effacer, se faire une tête grosse comme une pièce de cinq francs, enfin de n'offrir à l'œil de son adversaire que l'aspect gras d'une lame de couteau.

A l'épée, c'est tout le contraire:

Vous voilà nu? Bien! Prenez-moi un bon gros gilet de flanelle bien épaisse, garni de boutons larges à droite et à gauche. — La



pointe peut en rencontrer un, et vous éviter une blessure.

Ce gilet, large, bien étoffé, un gilet d'éléphant quoi. Là-dessus

une chemise large aussi, bouffante, énorme, et que ces deux premiers vêtements vous rendent trois fois plus gros que vous n'êtes réellement.

Un bon caleçon de laine, large aussi, un pantalon demi-collant, qui avec le caleçon formera tampon.

Soyez bien aisé à la hauteur des cuisses, afin de ne pas être gêné pour vous fendre; serré à la ceinture afin d'être fortement soutenu.

S'il a plu la veille, le terrain sera glissant, attention! que votre chaussure vous soit solidement retenue à la cheville. Certaines personnes choisissent des chaussures fines; c'est peut-être un tort.

Sur le pré, on n'est pas comme sur le tremplin de la salle; un caillou, un rien, peut vous froisser la plante du pied, vous l'endolorir et paralyser une partie de vos moyens d'élasticité, de marche et d'appel.

Je préfère la chaussure mi-forte,



garnie de quelques pointes carrées.

Le clou à tête ronde glisse trop facilement.

Vêtu de la sorte, vous compre-

nez qu'une pointe peut facilement s'égarer dans votre amas d'étoffes.

Vous n'avez alors même pas besoin de parer; au contraire, fendez-vous tout d'une pièce, l'arme de votre adversaire se trouve engagée à fond dans la flanelle, et vous, vous n'avez plus qu'à choisir la place où vous désirez le toucher.

Voici pour les notions préliminaires, passons maintenant aux bottes infaillibles.


LE COUP DU COMMANDEUR
CHAP. X
Vois

CHAPITRE X

LE COUP DU COMMANDEUR



Vous êtes au théâtre. A côté de vous se trouve une dame qui empoisonne le patchouli, et cette odeur vous gêne ; que faites-vous ?

Vous sortez, vous vous procurez un bon petit livaro, et pour combattre l'odeur de votre voisine,

vous lui barbouillez la figure avec votre fromage.

Le mari se fâche, vous ripostez naturellement, vous lui dites de se mêler de ses affaires, il vous giffle.

Comme vous n'êtes pas d'une trempe à endurer ça, il est évident que le lendemain on vous trouve tous les deux sur le pré.

Vous avez essayé deux ou trois dégagements, mais votre adversaire les a parés.

Vous engagez de nouveau, vous faites une feinte habile, vous marquez une, deux et vous tirez dedans, l'adversaire froisse ; vous changez alors car l'ennemi est à la parade, vous n'avez plus que le temps de vous remettre en garde en parant tierce.

Méfiez-vous alors du coupé ! c'est le moment de vous écrier : Nom d'un chien ! les gendarmes !...



Pendant que votre homme tourne involontairement la tête, v'lan, vous le traversez.

Et l'honneur est satisfait.

Nota. — Quelques personnes connaissent cette botte sous le nom

de : *Botte des gendarmes ;* j'aime mieux *Coup du commandeur*, c'est plus distingué.





CHAP. XI



CHAPITRE XI

LE COUP DU POIS SEC

Vous vous promenez tranquillement dans la rue avec votre petit garçon, quand tout à coup vous voyez devant vous un bambin mieux coiffé que le vôtre.

Changer la casquette de votre petit contre le chapeau de l'autre, c'est un mouvement tellement naturel, que tout le monde le comprendra.

On aime à parer les siens.

Loin de vous excuser, le père du moucheron vous saute dessus, vous injurie !... oh ! alors c'est différent vous vous révoltez et vous voilà de plus en plus sur le pré.

Un témoin vous fait choisir les armes. Vous prenez immédiatement la plus longue, celle qui vous semble la meilleure, et vous vous écartez discrètement, pendant que votre adversaire choisit... celle qui reste.

Vous vous retournez même d'un air insouciant, fichant votre pointe en terre et faisant plier la lame de la main droite.

Pendant ce temps, de la main gauche, vous vous introduisez habilement dans la bouche un pois

cassé et un petit bout de tube.

— En garde, Messieurs!

Au commandement de : *Allez !* serrez votre jeu, battez un peu le briquet s'il le faut, ce n'est pas gracieux, c'est vrai, mais vous évitez les mouvements du monsieur qui



ne sait pas bien encore ce qu'il doit faire : attaquer ou préparer une riposte.

Vous profitez alors de sa presque immobilité pour lui envoyer votre pois dans l'œil.

Un tressaillement involontaire

s'empare de votre antagoniste, et il porte la main à sa figure, c'est alors que vous profitez de sa surprise, et vous l'enfilez lestement.

L'honneur est excessivement satisfait.


CHAPITRE XII
LE COUP DU RHUME DE CERVEAU.

CHAPITRE XII

LE COUP DU RHUME DE CERVEAU

ous rencontrez sur votre chemin, un horloger qui porte une pendule sous chaque bras ; cet homme n'est pas à son aise évidemment.

Comme il lui est impossible de lâcher l'une ou l'autre de ses pendules même pour se moucher,

tiens, vous dites-vous plein de commisération, si je lui rendais ce petit service ?

Et vous le mouchez.

Loin de vous dire merci, cet horloger se fâche et vous dit des sottises.

Son ingratitude vous froisse, et quoique bon, vous lui flanquez une giffle.

Pas moyen d'éviter une rencontre.

Vous êtes donc tout ce qu'il y a de plus sur le terrain.

Les deux épées sont engagées.

Pour réussir votre coup, il faut que vous attaquiez de suite, laissant à votre adversaire le soin de parer.

Suivez :

Vous tombez en garde, bon.

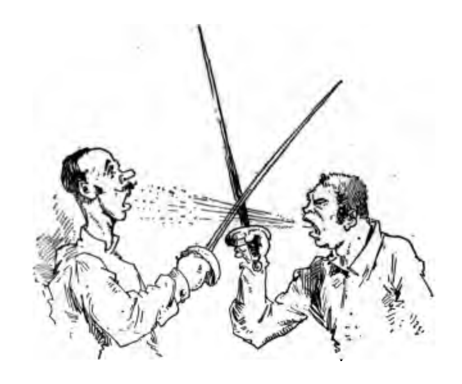
Vous changez, paraissant tirer droit.

Mais ne tirez pas, car si votre adversaire était vif, il parerait facilement, et vous tomberiez sur la pointe de son épée, sans qu'il ait eu un pas à faire pour ravir votre précieuse existence.

Au lieu de tirer droit, lorsque votre adversaire pare, tenez-vous prêt à changer, vous voilà en tierce : marchez en opérant ce mouvement, vous aurez presque toujours l'épée haute et engagée en ce cas jusqu'à la garde.

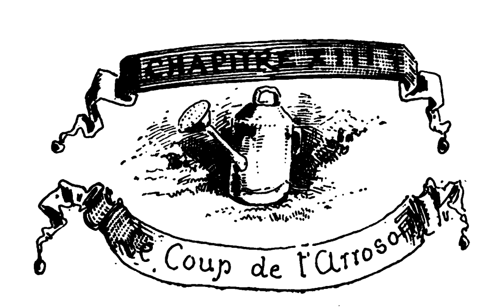
Vos visages se touchent presque : c'est le moment d'éternuer en plein dans la figure de ce misérable horloger.

Éternuer dans un pareil moment, c'est raide, aussi jugez de la surprise de votre adversaire, surprise dont vous profitez pour lui plon-



ger votre épée dans le sein tout en rompant.

Bien fait, ce mouvement est rempli de grâce, ça vous pose, et l'honneur est tout ce qu'il y a de plus satisfait.


CHAPITRE XIII
Coup de l'Arroso

CHAPITRE XIII

LE COUP DE L'ARROSOIR



l'enterrement de madame votre épouse, vous entendez un individu qui parle de vous à son voisin.

— Pauvre homme, dit-il d'un accent convaincu, comme il doit être affligé !

On a beau avoir le caractère bien fait, c'est toujours désagréable de

songer qu'on vous prend pour un imbécile, n'est-ce pas vrai?

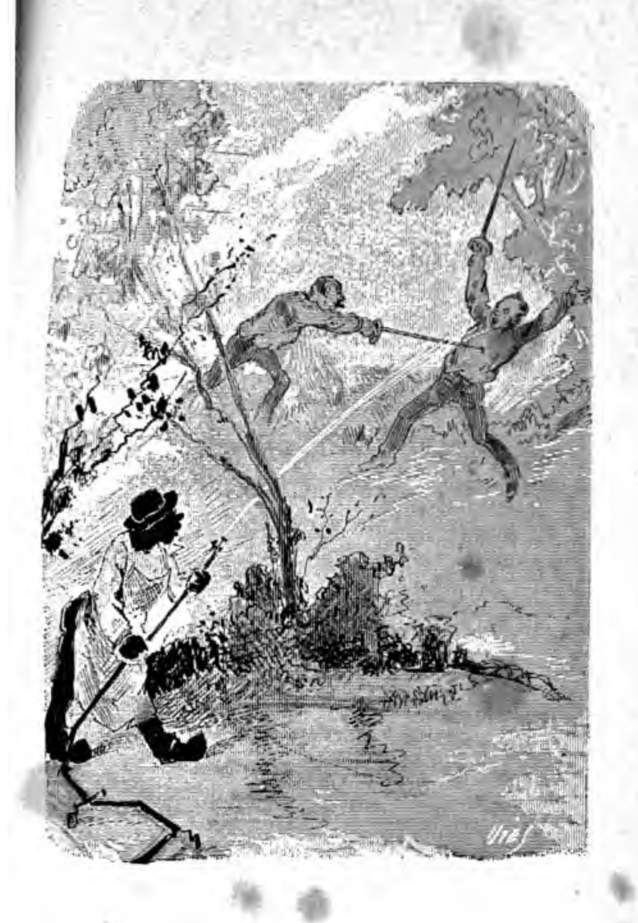
Mécontent d'avoir été tourné en ridicule, au sortir du cimetière vous sautez sur votre insulteur, et tout en le bousculant, si vous êtes malin, vous lui chippez sa montre.

Une rencontre est inévitable.

Cette fois, ce n'est pas dès le matin, c'est vers onze heures que vous vous retrouvez au bois de Boulogne, dans un petit taillis près d'une grande allée, mettons si vous voulez l'*avenue de la reine Blanche*.

On s'aligne, mais à peine avez-vous fait quelques dégagements que votre adversaire reçoit un formidable jet d'eau dans la figure.

C'est un arroseur du Bois, auquel vous avez donné cent sous,



qui, caché derrière un arbre fait cette plaisanterie à votre insulteur.

Si les témoins ne sont pas contents, l'arroseur n'a qu'à répondre d'un air bête : Est-ce que j'savais moi ! ou bien d'un air digne : Je ne me mêle pas de vos affaires, moi, n'est-ce pas ? Eh bien ne vous occupez pas de mon service !

L'adversaire est tellement surpris qu'il ne s'aperçoit seulement pas que vous le traversez.

L'honneur est tellement satisfait qu'il en écrase des punaises dans le coin de son mouchoir, pour se donner un certain cachet de distinction.


CHAP. XIV



CHAPITRE XIV

LE COUP DU POIVRE

Vous n'êtes pas content, *chose* vient de vous administrer une raclée au billard ; comme pour vous narguer, un gros père qui a l'air satisfait passe à côté de vous. Il ne faut pas souffrir ça. Du reste vous ne le souffrez pas, et vous enfilez votre parapluie

dans le bec du bonhomme. Une rencontre est décidée.

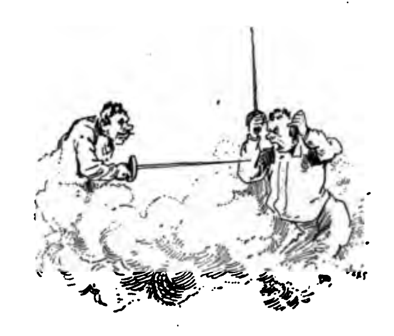
Pendant qu'on mesure les épées, vous vous bouchez soigneusement le nez avec des petites boulettes de coton, et à l'endroit où vous devez vous aligner, vous avez eu le soin, en arrivant le premier, de semer non pas du tabac à priser, mais du poivre. La couleur foncée du tabac, ça se verrait; du poivre blanc, c'est différent, la couleur se confond avec la poussière, et remplit même beaucoup mieux le but que vous désirez atteindre.

En garde!

Tierce, quarte, contre de tierce, contre de quarte, parez, coupé, et toute la boutique. Marchez, rompez, frappez la terre du pied à

chaque instant, traînez bien le pied, de manière à faire de la poussière.

Elle s'élève progressivement, et enfin elle arrive jusqu'aux narines de votre adversaire, bref, il finit par éternuer comme un imbécile.



Profitez du bon moment, et traversez-moi-le comme une motte de beurre.

L'honneur est tellement satisfait qu'il prend ses jambes pour des salsifis, et qu'il se les ratisse.


LE COUP DE LA SYNCOPE

CHAPITRE XV

LE COUP DE LA SYNCOPE

Il pleut, vous guignez un fiacre, mais au moment de grimper dedans, un gaillard s'y introduit par la portière opposée à celle que vous venez d'ouvrir, il s'installe et refuse de vous donner la place.

Furieux vous empoignez son chapeau, et vous le lancez sur

l'impériale d'un tramway qui passe.

Compter que le monsieur sera flatté serait une erreur. Loin de vous remercier, il vous attrape au collet et, il n'y a pas à tortiller, il faut en découdre.

Jusque-là, c'est charmant, mais vous apprenez dans la soirée, que votre adversaire a déjà envoyé soixante-dix-huit clients au vieux Caron.

Ah ! alors ça devient moins drôle !

Vous êtes embarrassé, et vous demandez l'heure des trains pour Bruxelles.

Farceur ! ne suis-je pas là ?

Rendez-vous sur le lieu du massacre, seulement emportez avec

vous une vieille lettre quelconque.

Au moment de vous aligner, ayez l'air de vouloir la relire encore. Relisez-la en effet. Embrassez-la même. On comprendra votre émotion quand vous la remettrez dans votre poche, et votre peur naturelle vous causera le trouble qu'il faut simuler.

Vous tremblez légèrement — sacrée lettre va ! — vous soupirez en levant les yeux au ciel. — Ah ! diable de lettre ! — Cependant vous saisissez votre arme.

Vous voilà en garde. Ne pressez pas le fer, soyez mou, paraissez n'avoir aucune force.

L'adversaire, lui, ça ne le regarde pas, votre lettre, il n'ose rien dire, mais dans le fond, il se dit :

Toi, mon vieux, tu n'es qu'un fouinard.

Comme votre émotion pourrait durer plusieurs années, les témoins, qui n'ont pas le temps d'attendre, vont frapper les trois coups, ou bien vous dire : *Allez !* selon les conventions.

N'attendez pas ce signal désastreux.

Qu'avec votre peur dissimulée redouble votre émotion : dans un spasme nerveux, raidissez le bras tout en vous couvrant, allongez lestement et votre homme est fricassé.

Le ciel vous ayant accordé la victoire, fichez-vous du reste, poussez un cri de douleur, tombez à la renverse et faites le mort.

C'est une syncope, il n'y a pas à s'y tromper.

Vous n'avez rien, on s'éreinte à vous soigner, et on ne s'occupe même pas de l'autre qui est nettoyé.



L'honneur est tellement satisfait qu'il propose au gouvernement de faire mettre en couleur le pavage en bois.


CHAP. X-VI
LE
COUP
DU PARDON

CHAPITRE XVI

LE COUP DU PARDON

Un petit coup de pistolet pour changer.

N'osant chercher chicane à un monsieur que vous détestez, vous allez trouver un ami, et vous lui dites :

— Mon bon ami, il faut que tu

me rendes un service, et surtout que tu me gardes le secret.

— Service... secret... qu'y a-t-il donc ?

— Mon cher, j'ai besoin de me poser aux yeux de ma fiancée, pas pour elle si tu veux, car nous nous adorons, mais à cause du père, un vieux commandant qui ne veut que d'un gendre un peu... crâne, et qui romprait tout s'il me croyait homme à reculer d'une semelle dans un cas difficile.

— Bien, alors ?

— Alors, nous nous battrons demain.

— Comment, avec le vieux militaire ! ton beau-père !

— Non. Ah !... farceur ! non, pas avec lui, avec toi.

— A... avec moi ! tu es fou.

— Du tout! nous nous battrons pour rire.

L'ami peut trouver la plaisanterie mauvaise, mais vous l'amadouez au nom de votre amour qui... de votre amour que... bref, il accepte.

Pour ne pas lui donner la corvée trop forte, vous l'autorisez à vous insulter, et comme vous êtes grand, vous lui demandez réparation en consentant à lui laisser le choix des armes.

Il choisit le pistolet, c'est entendu.

Là commence le rôle du monsieur pour lequel vous ne ressentez qu'une affection... modérée.

Vous allez le trouver, et vous

lui demandez d'être votre témoin.

S'il refuse, l'affaire n'a pas de suites.

S'il accepte, c'est une autre paire de manches.

On est sur le lieu du combat, les témoins ont chargé les armes, tir à volonté.

L'ami tire le premier — c'est entendu — il vise au diable, vous êtes sauvé.

A votre tour.

C'est là où vous êtes beau et généreux :

— J'ai essuyé ton feu, dites-vous à l'ami, moi je te pardonne, tiens!

En prononçant ces belles paroles, vous écartez le bras, et dirigeant votre arme sur le monsieur qui vous inspire peu de sympa-



thie, vous pressez la détente : vous l'avez tué par malheur !

L'honneur est tellement satisfait qu'il en perd la tête. — On offre une récompense honnête à qui la retrouvera.


CHAPITRE XVII
LE COUP DU
VENTRILOQUE

CHAPITRE XVII

LE COUP DU VENTRILOQUE

Après votre déjeuner, vous entrez au café voisin prendre une demi-tasse ; le garçon qui vous sert paraît manquer de correction, il vous vient tout de suite cette pensée :

Le gaillard est capable de repasser ma petite cuillère à un autre

client, sans l'avoir au préalable nettoyée d'une façon suffisante.

Pour éviter ce désagrément au nommé autrui, vous mettez la petite cuillère dans votre poche, c'est élémentaire.

Loin de saisir comme il convient, une conduite aussi délicate, le patron qui vous a vu faire prend mal la chose, il vous interpelle avec un sans-gêne blâmable, il est même grossier.

Un homme bien né ne saurait tolérer une pareille conduite de la part d'un vulgaire négociant.

On se lève, on attrape ce marchand par un favori, et on lui dit :

— Ah ! canaille ! je vous y pince, on m'avait bien dit que vous n'étiez qu'un sale mouchard.

Le mouchard est furieux; rétractez-vous, s'écrie-t-il avec rage.

Loin de fouiner, appelez-le b... de clerc d'huissier,et voilà l'affaire réglée, il n'y a plus qu'à se préparer.

Nous y sommes:

Placés l'un devant l'autre, le mouchard relève sa manche; il tient son épée, vous la vôtre. Avant qu'il ait eu le temps de se mettre en garde, si vous êtes ventriloque, c'est le moment de vous écrier, en imitant le son de voix d'un des témoins : *Allez!*

Vous fondez immédiatement sur le mouchard, et vous l'étendez à vos pieds, sans qu'il ait eu la douleur de se voir mourir.

Les témoins se chicanent pour

savoir qui a lancé le commandement, car ils ont bien entendu le



mot : *Allez !* mais ils nient tous quatre l'avoir prononcé.

Vous, ça ne vous regarde pas, et vous gardez une honnête tranquillité pendant la discussion — et la petite cuillère avec.

Ce qu'il y a d'aimable dans ce coup merveilleux, c'est qu'il n'est pas nécessaire de savoir seulement *marquer une deux* et encore

moins *coupez dégagez, et trompez le contre de tierce ou de quarte.*

L'honneur est tellement satisfait qu'il s'en achète plusieurs pianos... afin d'en faire du petit bois pour allumer son feu.


LE
COUP
CHAPITRE XVIII
DU
LORGNON



CHAPITRE XVIII

LE COUP DU LORGNON


uand on a le caractère naturellement gai, il est évident qu'on aime à plaisanter et à faire des farces.

Quoi de plus amusant du reste, que faire une niche à des gens qui vous sont désagréables !

Ainsi par exemple, j'admets qu'on vous invite à un mariage et que la mariée vous soit antipathique. Votre première idée sera de lui jouer un petit tour drôle — du moins ce serait mon avis.

En conséquence, vous vous rendez à l'heure indiquée à notre sainte mère l'Église, vous assistez, tranquille, à la cérémonie du très saint sacrement du mariage. Quand on passe à la sacristie pour féliciter les époux que ça embête, vous tirez de votre poche, sans avoir l'air de rien, soit une brosse à cirage, soit une éponge imbibée d'encre, et vous approchant respectueusement de la timide épousée, vous lui barbouillez la figure avec votre instrument.

Il y a évidemment de quoi rire et s'amuser, mais tout le monde n'a pas un caractère aimable comme le vôtre ; le mari peut trouver ça d'un goût contestable et vous dire des choses raides.

Oh ! alors, adieu la risée, vous vous emportez, vous traitez cet homme de paillasson, de chef d'orchestre, etc.

Traité pareillement devant ses invités, ce goujat est forcé, bon gré mal gré, de vous demander réparation.

Un gentleman ne peut pas reculer ; vous acceptez le défi de ce pleutre, et vous vous retirez.

Vous allez alors trouver un témoin de votre collection, vous le priez de vous assister, et de se mu-

nir d'un lorgnon ayant ses deux verres.

Une fois sur le terrain, votre témoin qui aura étudié sa place la veille, s'arrangera pour vous placer de telle sorte, qu'il soit, lui, en plein soleil. Puis, pendant que vous vous fendrez comme un brave, le témoin qui paraîtra suivre la lutte avec intérêt, prendra tout bêtement son lorgnon qu'il agitera comme pour occuper sa main inactive ; les verres au soleil, feront ce que les enfants appellent *Petit Papillon.* Quand il aura suffisamment étudié le jeu de la lumière, il l'amènera — sans le vouloir — dans l'œil de votre adversaire qui, aveuglé par le scintillement de *Petit Papillon*, rece-

vra avec plaisir, le coup d'épée que vous aurez la bonté de lui administrer.

Le témoin peut beaucoup, peut même tout dans cette affaire, aussi,



lorsque la querelle est vidée, serait-il indélicat d'essuyer votre épée sur son gilet.

L'honneur est tellement satisfait qu'il en rit de manière à faire voir sa chemise... de l'autre côté.


CHAP. XIX
Le
COUP DU FOSSÉ

CHAPITRE XIX

LE COUP DU FOSSÉ

ne supposition : vous montez dans un omnibus et vous vous êtes sali la main à la rampe, que dites-vous ?

Que c'est vraiment bien désagréable, n'est-ce pas ?

Comme vous êtes contrarié d'avoir la main sale, et que vous ne pouvez cependant pas l'essuyer sur

votre pantalon, instinctivement, vous l'essuyez sur le chapeau de la dame qui se trouve à votre portée.

Si le mari n'est pas là, mon Dieu, personne n'y fera seulement attention, mais s'il y est, vous aurez des histoires à n'en plus finir.

Pour couper court — car c'est très mauvais genre de se chicaner dans un omnibus — vous dites à ce monsieur :

— F... moi donc la paix avec votre caricature de marchande à la toilette.

Il n'en faut pas plus pour froisser un homme susceptible et pour qu'il vous provoque.

Acceptez le défi pour qu'il vous laisse tranquille, et songez à trouver un témoin... dévoué.

L'endroit et l'heure sont réglés, vous avez douze heures devant vous, cela suffit pour le témoin.

Il se rend sur le lieu du rendez-vous projeté, et il creuse un petit fossé de 20 à 21 centimètres de profondeur, sur 50 à 53 de largeur.

Ce fossé, il le remplit d'étoupe provenant d'un vieux canapé pur crin, non tassée, le tout recouvert d'herbe tendre.

Un signe, un rien vous fait reconnaître la place du fossé, cela suffit.

Au moment de venger l'injure à vous faite, vous vous placez de manière à éviter ledit fossé, et surtout de telle sorte que votre adversaire y tourne le dos.

Sans rime ni raison, mais paraissant emporté par une rage folle

une soif féroce de vengeance, vous sabrez, vous marchez, vous marchez, vous vous fendez, vous marchez encore, vous marchez toujours.

Constamment menacé depuis le début, votre homme est bien obligé de rompre. Arrivé au trou, il fait



par malheur un faux pas très regrettable, il lève le bras en l'air comme pour se retenir : V'lan! vous lui faites son affaire, afin de le

rendre plus poli une autre fois.

Et là-dessus, l'honneur est tellement satisfait qu'il en devient fou : il prend tous les épiciers pour des astronomes distingués.




CHAP. XX.
LE COUP DE LA CASQUETTE



CHAPITRE XX

LE COUP DE LA CASQUETTE

Étant invité à dîner en ville, vous vous y rendez sans méfiance. Après le dessert, au moment où vous vous imaginez qu'on va chanter des gaudrioles, et que votre voisine déjà un peu *lancée* va vous permettre d'être un brin polisson, l'amphitryon qui machinait ça de-

puis le commencement, vous annonce d'un air bête qu'il va vous lire une tragédie en vers, et de lui encore, le malheureux !

Vous trouvez le procédé un peu vif, mais comme il reste encore des liqueurs, vous ne dites rien.

Cet homme lit, tourne des pages, se trompe, se reprend, vous explique, recommence, bref, il vous horripile d'un premier acte stupide.

Pendant le petit temps de repos qu'il n'a pas volé, sa femme qui fait des yeux comme des portes cochères, et qui est toute gonflée d'orgueil, vous demande votre avis. Ne sachant pas feindre, comme ce début n'a pas du tout émoustillé la voisine qui s'endort au lieu de

rire, et surtout comme vous avez fini les liqueurs, vous êtes franc, votre conscience vous l'ordonne.

C'est très bête, répondez-vous d'un accent des plus sincères.

Le monde est si peu de chose aujourd'hui, qu'il s'accommode plus volontiers d'un mensonge flatteur, que d'une vérité loyale.

On vous trouve dur, on vous le dit même sèchement; aussi, comme il n'y a plus rien à boire ou à manger, vous n'endurez pas un pareil sans-gêne.

Profondément blessé, vous fourrez la cuillère à moutarde dans le nez de la dame de la maison, et vous vous retirez d'un air pincé.

Les auteurs sont grincheux, le

vôtre le sera comme les autres, et il faudra se mesurer.

Nous sommes sur le pré.

Vous vous y êtes rendu la tête couverte d'une immense casquette.

Les témoins vous font observer qu'il n'y a plus aujourd'hui que



les lampistes qui se battent sans se découvrir.

Je le sais, répondez-vous d'un

air entendu, *bais* c'est à cause de *bon rhube* de *cerbeau ;* le *bédecin ba* bien *recobbandé* de *de* pas *aboir* froid à la tête. Et puis, si je *beure,* j'ai pas envie *d'éterduer* dans *ba* bière et de *be* cogner la figure au couvercle.

Ces raisons paraissent sérieuses, on les accepte et les témoins donnent le signal du tournoi.

Au commandement, vous vous fendez comme une paire de ciseaux, et empoignant votre casquette de la main gauche, vous en administrez un coup superbe dans le nez du poète, en lui disant : après tout, je vois que ça vous contrarie.

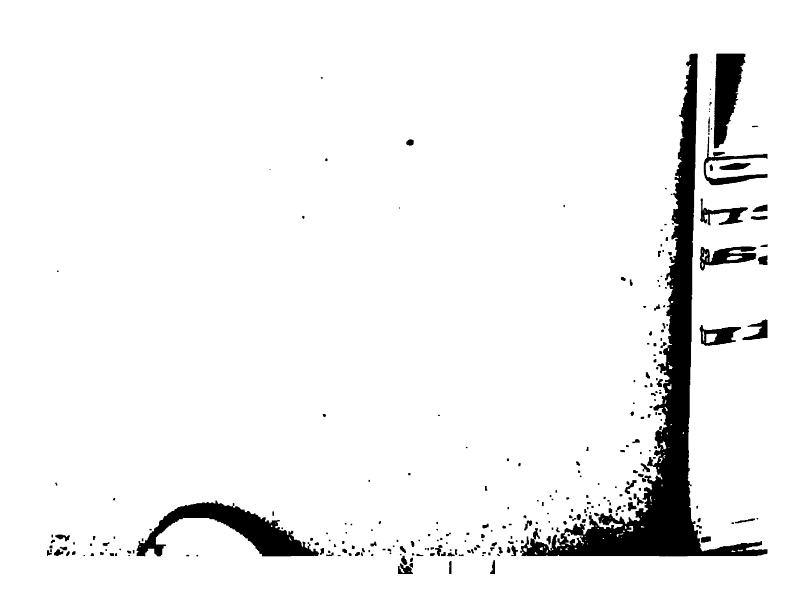
Et pour qu'il ne le voie pas, vous envoyez votre stupide ad-

versaire aux sombres bords, pendant qu'il est aveuglé.



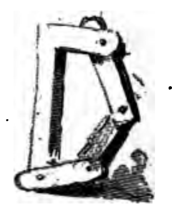
L'honneur est tellement satisfait qu'il en coupe les jambes de son pantalon pour s'en faire des manches de veste.


CHAP. XXI.
LE COUP DU DÉGOUT DE LA VIE



CHAPITRE XXI

LE COUP DU DÉGOUT DE LA VIE



ans une famille respectable, mais qui s'occupe de politique, vous vous êtes laissé emporter au point d'appeler le papa : Vieux tambour de la garde nationale.

Réparer une pareille injure autrement que le fer à la main, tout le

monde vous le dira : c'est impossible.

Pour ne pas manquer le déjeuner, les témoins se chargent du reste d'arranger l'affaire comme il convient entre gens qui sortent du vulgaire.

Nous sommes sur le terrain.

Vous prenez votre arme sans enthousiasme ; au lieu de vous mettre en garde et de vous effacer, donnez-vous l'aspect stupide et morne.

Votre homme ne saura quelle contenance tenir.

Au commandement de : *allez !* ne bougez pas.

N'osant frapper un adversaire sans défense, votre ennemi de plus en plus gêné reste planté là comme

un melon avec son épée haute.

— Frappez, lui dites-vous, ne vous gênez pas, et d'un air absolument abattu, ajoutez : Finissons-en,



de grâce, vous me rendrez service, car depuis l'augmentation des loyers, j'ai la vie en horreur.

Sur ces mots bizarres et devant votre contenance étonnante, votre

homme perplexe tournera évidemment vers les témoins un visage ahuri, comme un homme qui va demander un avis.

Mais ne lui en donnez pas le temps, qu'à cet instant la moutarde vous monte au nez, et profitant du



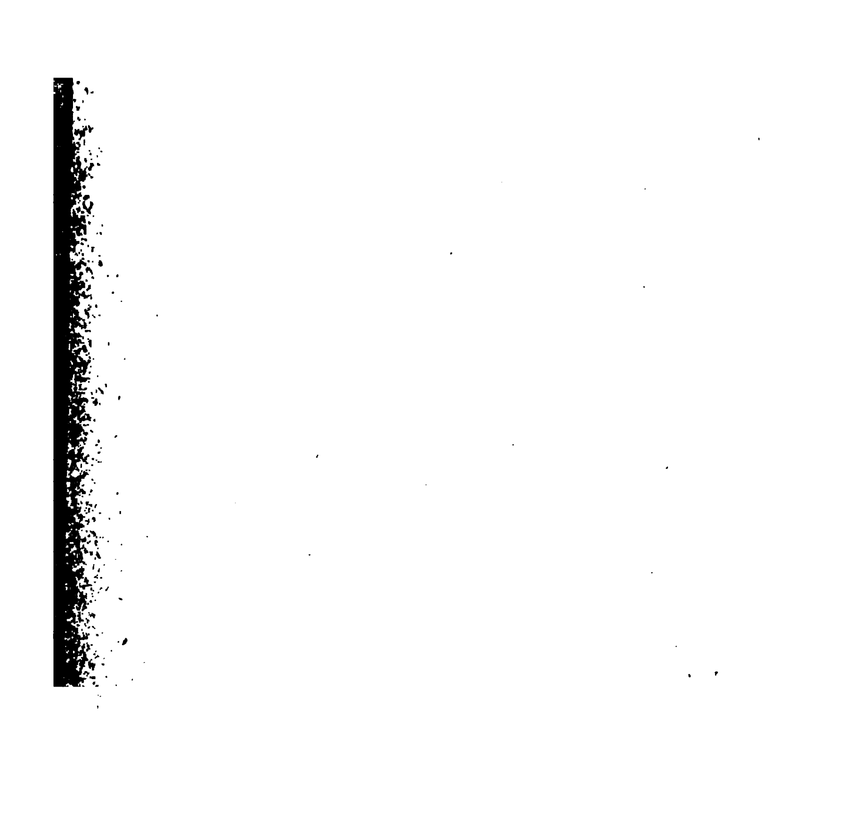
moment où ce monsieur ne vous voit pas, cachez-lui votre épée dans l'estomac, en vous écriant

avec une mauvaise humeur bien compréhensible : « *Mais couvrez-vous donc imbécile.* »

L'honneur sera tellement satisfait qu'il ira s'en casser la figure le long des arbres.




CHAP. XXII
LE COUP DE « J'Y SUIS
L'HONNEUR EST SATISFAIT



CHAPITRE XXII

LE COUP DE : J'Y SUIS

Vous connaissez un homme estimable sous tous les rapports, vous le rencontrez dans la rue, et vous lui faites involontairement la saleté de l'inviter à dîner au bouillon Duval.

A la réflexion, vous pourriez vous excuser, mais il y a des plai-

santeries qu'on ne peut réparer par des paroles banales.

Et puis ensuite, on pourrait croire que vous avez peur.

Il vaut mieux accepter la situation telle qu'on se l'est faite, et donner au monsieur la satisfaction qu'il est non seulement en droit, mais qu'il a le devoir de vous demander en pareille circonstance.

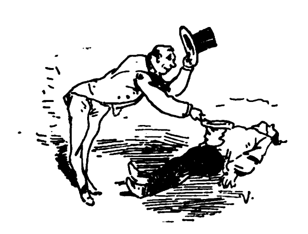
Le début de la rencontre est correct; vous vous fendez, vous parez, vous ripostez, c'est très émouvant, cependant vous n'avez d'égratignure ni l'un ni l'autre.

Profitez du premier engagement un peu brillant, rompez, mettez votre main sur votre poitrine et écriez-vous avec un certain accent douloureux : J'y suis !

Le fat qui croit que c'est arrivé abaisse son arme.

Vous saisissez ce mouvement attendu, et relevant lestement la vôtre, vous la lui fourrez dans le ventre en disant : Pardon, je me suis trompé, c'est encore mon animal de scapulaire qui m'a piqué.

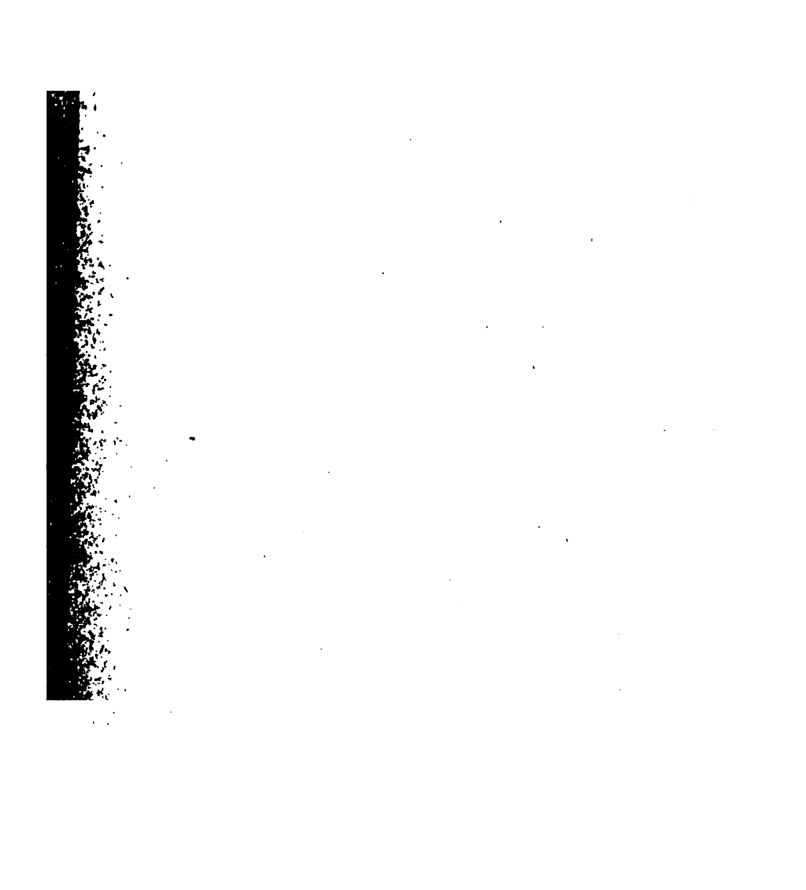
Pour peu que les témoins aient



un peu la foi, ils verront là le doigt sacré de la Providence, et cela vous attirera l'estime des messieurs prêtres.

L'honneur sera dans un saint enthousiasme, et vous, troublé par cette marque de bonté du Très-Haut, n'oubliez pas de changer votre vieux chapeau contre celui du mort, s'il a l'air plus neuf que le vôtre.


CHAP. XXIII
LE COUP DE "VOUS Y ÊTES!"



CHAPITRE XXIII

LE COUP DE : VOUS Y ÊTES

C'est la contre-partie du coup précédent.

Un mardi gras vous êtes invité à dîner chez des amis et, le soir, pour amuser les enfants, on fait des crêpes.

Histoire de rire, et pour donner à chacun l'occasion de retourner

la sienne, on les fait dans la cheminée du salon.

C'est comme un fait exprès : personne ne rate son coup, pas une crêpe n'est tombée dans les cendres.

Ça devient monotone. Vous, un vrai boute-en-train, vous cherchez quelque chose de drôle pour égayer la société.

Alors, lorsque votre tour arrive, au lieu de retourner votre crêpe en l'air comme le vulgaire, vous la flanquez en plein sur la figure de la belle-mère de monsieur.

Vous croyez qu'on va rire, pas du tout.

Comme il y a un héritage à faire — héritage que vous ignoriez — le gendre fait son malin, afin de

flatter la vieille dame, il vous dit des choses inouïes, il vous blâme publiquement.

Vous ne pouvez pas endurer ça, vous lui essuyez le dessous de la poêle sur son gilet clair, et vous vous retirez en lui disant : A vos ordres, jésuite!

L'affaire se passe comme la précédente, à cette différence qu'au lieu de dire : *j'y suis*, vous vous écriez : *Vous y êtes !*

Un de vos témoins, homme de précautions, se jette sur votre adversaire, comme pour soutenir un moribond, et pendant qu'il lui attrape le bras par derrière afin de l'empêcher de bouger, vous lui passez votre lame fidèle au travers du corps.

Si ce témoin n'est pas la discrétion même, vous profitez de l'occa-



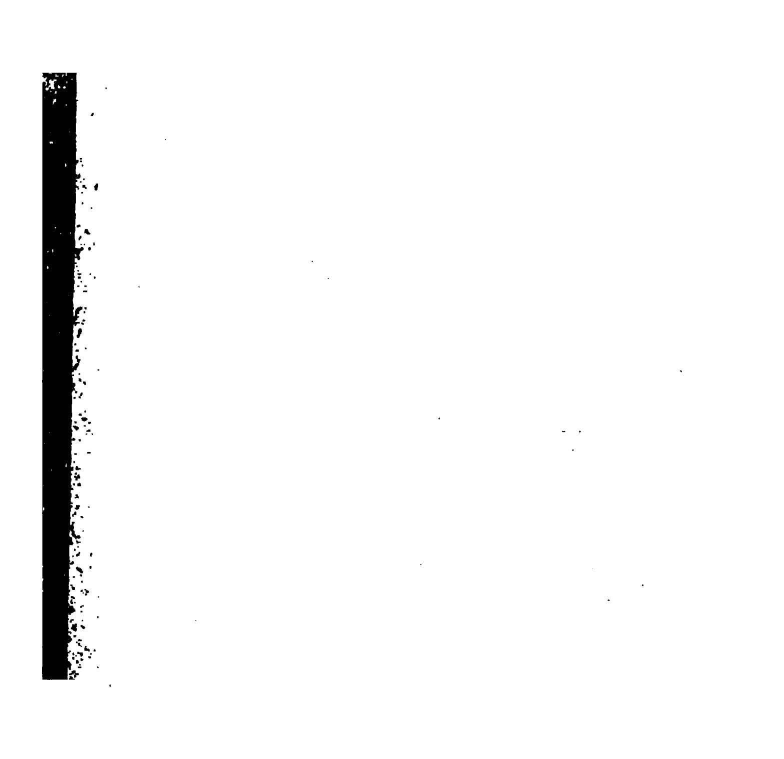
sion pour l'embrocher avec votre adversaire, afin de le réduire au silence, et pour punir sa canaillerie.

Bien fait, ce coup ne peut que faire l'admiration de la haute société.



L'honneur gonflé d'une satisfaction légitime, prend immédiatement l'aspect fier d'un omnibus complet.


CHAP. XXIV
LE COUP
DE LA COTELETTE



CHAPITRE XXIV

LE COUP DE LA COTELETTE

Ce coup exige malheureusement beaucoup d'adresse de la part de vos témoins, on fera bien de ne s'en servir que le plus rarement possible; il est difficile à exécuter, comme toutes choses vraiment artistiques du reste.

Vous montez en wagon, les voyageurs sont nombreux, il n'y a plus qu'une place, et le monsieur qui l'encombre avec son chapeau n'a pas l'air de remarquer votre entrée.

Vous, vous n'osez lui dire : retirez donc votre *tuyau,* c'est mal élevé. Vous asseoir dessus, vous n'y songez seulement pas, mais afin de ne déranger personne, et pour vous asseoir comme tout le monde, vous attrapez le chapeau, et vous le jetez par la fenêtre.

Au lieu de vous demander pardon de vous avoir donné cette peine, l'autre goujat se plaint, ses paroles sont amères, vous croyez même y remarquer un parti pris de vous être désagréable.

Alors vous ne faites ni une ni

deux, vous sautez dessus, et vous vous mouchez dans le pan de sa redingote.

Inutile de dire que c'est une affaire qui ne saurait rater.

Pour l'exécution de la botte remarquable qui nous occupe, il est de toute nécessité que vous ayez un chien.

Faites-le jeûner ; le jour du combat, que madame votre épouse promène cette pauvre bête solidement muselée, pour qu'elle ne puisse rien manger de nuisible en route. Que cette promenade soit à deux pas du rendez-vous. Au moment de choisir les armes, un témoin habile suspendra avec art, au fond du pantalon de votre adversaire, une petite côtelette dans

les vingt à vingt-cinq centimes. Quand vous tomberez en garde, madame, qui aura suivi la scène, lâchera alors le chien démuselé et il se jettera évidemment sur la côtelette que le monsieur balancera sans le savoir.

L'adversaire, surpris, vous offrira naturellement le flanc, et vous, que tout ça ne regarde pas, vous le traverserez comme il convient.

L'honneur sera tellement satisfait qu'il s'en dévissera le nez.


CHAP. XX
LE COUP
DE
LA
CHARADE



CHAPITRE XXV

LE COUP DE LA CHARADE

ous pénétrez dans la chambre de votre femme; vous la trouvez couchée, et près du lit, vous voyez comme ornement, un monsieur en bras de chemise et en caleçon.

On a beau ne pas être jaloux, si la chose vous arrive en été ça ne vous fait pas plaisir, mais si c'est

en hiver, ça... ne vous en fait pas davantage.

Si cet homme est d'une anatomie redoutable, évitez de lui dire des choses dures, parce qu'il pourrait vous giffler, mais vous pouvez toujours lui donner votre carte, il ne peut la refuser. Il vous donnera la sienne, tout l'indique, et il n'y a pas à tortiller, il faut se couper le sifflet.

Arrivés sur le lieu du combat, vous vous mouchez pour voir plus clair, vous retirez vos redingotes, vous prenez chacun une épée et vous vous regardez comme deux chiens de faïence.

Les témoins, qui n'ont rien à craindre, se préparent à vous dire: *Allez!*

Mais à peine êtes-vous en garde, que vous dites à votre adversaire d'un air sombre :

Mon premier, c'est ce qu'on dit d'une personne qui a des ennuis de toutes sortes.

Mon second, c'est le nom du peintre qui a fait le portrait de l'ancien directeur des jeux de Monaco.

Mon troisième est un être qui ne dort jamais tout à fait, et mon tout, c'est vous.

L'adversaire, qui s'attendait à autre chose, vous regarde d'un air hébété. Ne lui donnez pas le temps de se remettre et poursuivez :

Mon premier est A, puisqu'on dit toujours d'une personne qui a des ennuis : A *n'a pas d'chance.*

Mon second, c'est Dul, puis-



qu'on dit également toujours : DUL *a peint Blanc*.

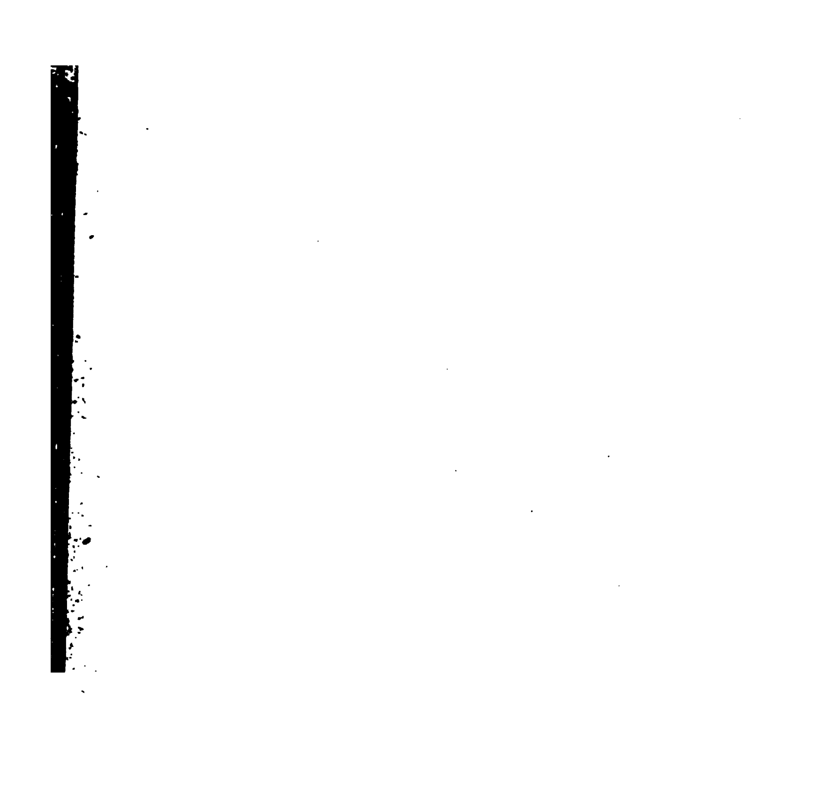
MON TROISIÈME c'est TER, puisque tout le monde sait que TER *midort.*

Et MON TOUT...

... L'adversaire ouvre une bouche énorme, il est ahuri; comme jusque-là vous n'avez pas bougé, il ne se méfie de rien; vous en profitez pour vous jeter sur lui, et vous lui passez votre épée et votre bras au travers du corps en disant... C'est vous, c'est-à-dire: ADULTÈRE.

L'orthographe n'y est pas absolument, c'est possible, mais dans ces moments-là !...

Toujours est-il que l'honneur est excessivement satisfait, et comme il ne s'attendait pas à cette botte terrible, il ouvre une si grande bouche qu'il s'en avale la tête.




CHAP XXV
LE COUP
DU CIGARE

CHAPITRE XXVI

LE COUP DU CIGARE

Vos voisins d'en dessous vous ont informé qu'ils allaient partir le samedi de la semaine suivante, en train de plaisir, pour... peu importe.

Il ont pris leurs billets à l'avance, ils vous les ont montré, vous êtes sûr qu'ils les ont bien.

Il est trop tard pour les dissuader.

Mais réfléchissant que la petite dame est bien délicate, pour affronter la fatigue de deux nuits en chemin de fer, dans ces trains où l'on est tassé, bourré, bousculé, vous vous dites : Ce mari-là veut tuer sa femme !

Bon, vous ne pouvez tolérer ça.

Vous ne dites rien, bien entendu, car dans le fait, ça ne vous regarde pas, mais vous suivez les mouvements de ces voisins et vous vous arrangez pour les retarder jusqu'à l'heure à peu près juste ; vous sortez au moment où ils n'ont plus que le temps de mettre leur chapeau.

Vous posez vivement deux bons

pitons à leur porte, vous y passez un fort cadenas que vous fermez à clé, et vous montez tranquille-



ment vous coucher avec la conscience satisfaite du devoir accompli.

Ils manquent naturellement leur train.

Si le mari ne vous soupçonne pas, c'est le meilleur, car entre voisins c'est tellement désagréable d'avoir des ennuis qu'on ferait tout pour les éviter.

Seulement, s'il est sûr que c'est vous qui lui avez évité de la fatigue, ne comptez pas sur sa reconnaissance, car en général le monde est ingrat.

Vous aurez probablement même une affaire avec lui.

Dans cette attente, achetez de ces cigares à fusée qu'on vend en Belgique. Fumez-en un pour savoir exactement au bout de combien de temps ils éclatent.

Gardez l'autre pour votre rendez-vous d'honneur.

Sur le terrain, allumez-le au moment de vous mettre en garde, et quand la minute précise de l'explosion doit se produire, fendez-vous de manière a être tout près



du visage de votre ignoble adversaire.

La fusée part, aveugle ce scélérat, et vous, qui semblez tout

surpris, vous le traversez de part en part dans un mouvement de distraction bien naturel.

On vous blâmera, c'est évident, mais laissez dire.

Quel est l'homme qui pourrait se vanter de faire au goût de tout le monde !

En attendant, l'honneur sera tellement satisfait qu'il en fera probablement craquer la patte de son gilet dans un mouvement d'enthousiasme.


LE COUP
DU
BEC DE CORBIN
CHAP. XXVII

CHAPITRE XXVII

LE COUP DU BEC DE CORBIN

L'homme n'est pas parfait, n'est-ce pas, c'est connu.

Il peut donc très bien se faire, qu'un jour, en vous promenant, vous aperceviez une femme se jeter par-dessus le pont, et qu'il vous vienne aussitôt la malencontreuse idée de la repêcher.

Le mouvement est irréfléchi, me direz-vous.

Eh! parbleu, je le pense bien, autrement où serait l'excuse?

Vous retirez votre redingote, votre chapeau, votre gilet, vous plongez, vous sauvez la dame.

Qu'arrive-t-il? C'est que, premièrement : des gens qui ont cru que vous aviez pris vos vêtements en dégoût, s'empressent de les ramasser et de filer avec.

Deuxièmement : c'est que si quelques badauds vous disent des choses aimables, l'amant ou le mari de la dame, ne vous pardonnent pas... d'avoir commis une extravagance qui aurait pu vous coûter la vie.

Si c'est une dame âgée, les héritiers sont furieux.

Bref c'est une mauvaise affaire que vous vous êtes mise sur les bras.

Il y aura tôt ou tard une provocation à votre adresse.

Préparez-vous à en sortir honorablement, en étudiant le coup suivant :

Rendez-vous sur le terrain en boîtant d'une façon très marquée, et sur l'observation probable des témoins, déclarez vouloir vous battre quand même.

Seulement, votre douleur doit être déclarée tellement vive, que pour vous soutenir vous affirmez la nécessité pour vous d'avoir une canne, afin de vous permettre de rompre ou d'avancer.

Cette canne qu'on vous tolère, — tout en admirant votre courage et en désespérant de votre peau, — devra être terminée par un gros bec rond.

Vous tenez votre épée de la main droite, votre canne de la main gauche, et tout en grimaçant de souffrance, vous y allez d'une ou deux passes.

Là, un de vos témoins dit aux trois autres : « Oh ! messieurs, voyez donc là-bas ! »

Les autres se retournent pour voir *là-bas ;* vous profitez de cet instant, et pendant qu'on ne vous voit pas, vous ramassez la jambe droite de votre adversaire avec votre bec de canne, et dès qu'il est par terre : *V'lan !*

L'honneur est tellement satisfait



qu'il en tombe en enfance, on est forcé de le remettre en nourrice.


CHAP. XXVIII
Le coup de la Sandale



CHAPITRE XXVIII

LE COUP DE LA SANDALE

Vous êtes d'un certain âge, vous avez vos petites habitudes, c'est tout naturel. Ainsi, par exemple, vous prisez ; eh bien! il peut parfaitement arriver que, dans un moment de distraction, vous introduisiez votre petite *prisette* dans l'œil de votre proprié-

taire au lieu de vous la fourrer dans le nez.

La classe bourgeoise, qui n'a pas la distinction des gens nés, a peu d'égards pour ce qu'on appelle le monde, le vrai, le nôtre.

Loin de s'affliger sur votre état mental, cette espèce de propriétaire criera, vous dira de ces mots qui déshonorent le larynx.

Ce drôle se permettrait de vous appeler vieille bête qu'il ne faudrait pas s'en étonner.

Ne pas s'en étonner, c'est bien, mais le tolérer, ce serait plat.

Soyez gentleman, et répondez à ce mannequin :

— Monsieur, mes cheveux quoique blancs ne se laisseront pas marcher sur les pieds, demain

vous aurez l'honneur de recevoir de mes nouvelles.

Résultat : rencontre.

Avant l'action, et sous prétexte d'habitude de votre part, mettez des sandales de salle.

Placez-vous en garde, faites quelques passes, puis, tout d'un coup vous rompez, et en vous équilibrant sur la jambe gauche, lancez de la jambe droite votre sandale dans la figure de votre adversaire.

Retombez en pointant, et au moment où votre vis-à-vis est encore sous le coup de l'étonnement..... parfait vous avez saisi.

Ses témoins vous feront peut-être une observation ridicule, mais vous n'avez qu'à leur montrer vos

sandales en disant : C'est un petit malheur, mais que voulez-vous, elles me sont un peu grandes.

L'honneur sera tellement satisfait, qu'il achètera des lunettes vertes pour les chevaux de fiacre qui ont la vue fatiguée.




CHAP. XXIX
LE COUP DE LA POLICE

CHAPITRE XXIX

LE COUP DE LA POLICE

A Paris, les bureaux de tabac sont tous munis d'un appareil constamment allumé, suspendu à un petit tuyau de caoutchouc, dans lequel passe le gaz, et à l'aide duquel les fumeurs allument leur pipe ou leur cigare.

Or, un jour, étant dans un bu-

reau, vous tenez l'allumoir, et vous vous apprêtez à enflammer une cigarette, quand un monsieur s'approche, le cigare aux lèvres.

Par politesse vous lui offrez du feu ; non moins poli que vous, ce monsieur refuse en vous disant : *Après vous*.

Vous ne vous tenez pas pour battu, vous rapprochez l'allumoir de son cigare, le feu jaillit, et pour peu que vous n'ayez pas l'œil bien juste, vous lui enfilez la flamme dans une narine.

Loin d'apprécier votre prévenance, ce monsieur prend un air vexé et vous traite de maladroit.

Pouvez-vous endurer ça ? — Non, c'est impossible.

Cependant, comme vous l'avez

froissé — sans le vouloir, il est vrai — vous vous sentez dans votre tort.

Ne répondez pas une chose désobligeante à ce monsieur, les expressions malsonnantes ne sont d'ailleurs pas de votre goût. Votre nom, votre situation, votre dignité s'y opposent, contentez-vous de lui bourrer un bon coup de pied dans le ventre, et attendez ses témoins.

Si à la réflexion vous ne vous sentez pas sûr de vos *dégagés*, faites traîner l'affaire pendant quelques jours, le temps de vous faire admettre dans la police.

Au jour fixé, rendez vous sur le pré, accompagné de deux sergents de ville en bourgeois comme témoins.

Au lieu de prendre l'épée qu'on vous tend, empoignez votre adversaire au collet, et faites-le fourrer en prison *au nom de la loi* qui condamne le duel.

S'il résiste, brûlez-lui la cervelle sous prétexte de rébellion envers l'autorité.



Et si là dessus l'honneur n'est pas satisfait, je veux bien aller le dire à Rome.


CHAP. XXX
LE
COUP
DU
SUICIDE



CHAPITRE XXX

LE COUP DU SUICIDE



ur le point de vous marier, vous courez chez votre fiancée pour lui rendre les visites d'usage, pendant lesquelles vous faites votre cour.

Vous avez pris un mouchoir blanc avant de sortir, mais comme vous ne tenez pas à le salir, malgré

l'affreux coryza dont le Tout-Puissant a jugé nécessaire de vous gratifier, vous guignez une femme qui passe près de vous, et vous vous mouchez sur son vêtement.

Le mari, que vous n'aviez pas vu, vous tombe dessus et vous poche un œil.

Impossible de se montrer joyeux. Vous ripostez, vous lui enfoncez son chapeau jusqu'aux épaules et vous filez. Seulement, si ce misérable vous rattrape, répondez-lui avec aplomb : « Enfin, drôle, vous vous décidez donc à en découdre ? »

Supposons-nous sous bois.

Votre adversaire tient sa lame, vous la vôtre, mais avant le traditionnel : *Allez* ! vous faites volte-face, vous tirez un revolver de

votre poche, et vous faites le mouvement d'un homme qui va se faire sauter la cervelle.

A ce moment précis, un de vos témoins... dévoués fait un bond, se jette sur vous, pour vous empê-



cher de faucher votre belle existence, et, sans en avoir l'air, il vous place le bras dans la direction de votre adversaire.

Vous tirez et... ça fait de la copie pour les journaux du soir.

Vous feignez une douleur profonde, vous vous jetez sur le corps de ce malheureux, et, dans votre désespoir, vous lui volez son porte-monnaie.

L'honneur est tellement satisfait qu'il invite son concierge à dîner, et au dessert il l'empoisonne, histoire d'amuser les enfants.


Chap. XXXI
Le Coup de l'Amadou

CHAPITRE XXXI

LE COUP DE L'AMADOU

u foyer des *Français*, vous vous promenez pendant un entr'acte, vous lorgnez les dames et vous vous apercevez qu'elles ont toutes les yeux fixés sur un fort beau garçon vêtu avec le plus étonnant cachet.

Vous en ressentez un dépit facile

à comprendre, et dans un mouvement de mauvaise humeur, vous saisissez ses deux pans d'habit avec une telle violence que vous les fendez jusqu'au collet.

Il n'en faut pas plus pour vexer l'Adonis et pour qu'il vous cherche des raisons.

Ne vous en laissez pas imposer, flanquez-lui une paire de soufflets et donnez-lui votre carte.

Nous sommes sur le terrain.

Au moment où votre témoin remet l'épée à ce blanc-bec, qu'il ait seulement le soin de lui glisser dans la poche droite de son pantalon un petit morceau d'amadou récemment allumé à son cigare.

Le petit jeune homme se fend, tire tant bien que mal, mais au bout

d'un instant, sentant sa cuisse qui rôtit, il se découvre imprudemment.

C'est l'heure arrêtée par la divine Providence, pour que vous lui arrangiez son *affaire*.



L'honneur, absolument flatté, rêve pendant la nuit qu'il est décoré du Mérite agricole.




Le Coup de
Chap. XXXII
VEUX-TU
FINIR,
Célestin ??



CHAPITRE XXXII

LE COUP DE : VEUX-TU FINIR CÉLESTIN (1)



ous vous êtes fait raser, friser, pommader pendant plusieurs mois, et ne sachant pas au juste ce que le perruquier

(1) Comme je n'ai pas de parti pris, je ne vous oblige pas à avoir un adversaire du nom de *Célestin,* il peut fort bien s'appeler *Népomucène* ; en ce cas, donnez à cette botte remarquable le nom de : *Veux-tu finir Népomucène.*

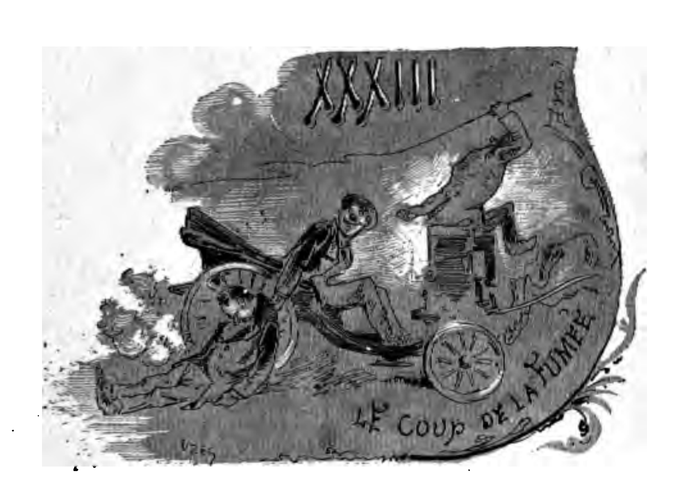
14

s'écriant : *Veux-tu finir Célestin, on t'a trompé !*

Vous qui ne riez pas avec ces choses-là, vous profitez du moment où le perruquier est bousculé par sa femme pour lui tomber dessus, et vous lui retirez pour toujours l'envie de recommencer.



Ce qui épargne à ce pauvre homme la douleur d'être cornu, et l'honneur en est tellement satisfait, qu'il brosse son chapeau du côté que c'est pas vrai.


XXXIII
LE COUP DE LA FUMÉE

CHAPITRE XXXIII

LE COUP DE LA FUMÉE

Qu'il ne faut pas confondre avec *le coup du cigare* qui était à fusée.

Vous êtes en voiture découverte, vous vous ennuyez. Histoire de rire, vous empoignez un bonhomme au passage, et vous le traînez par son habit, le forçant

ainsi à courir pendant une bonne heure, ou à laisser son vêtement entre vos mains.

Les gens du meilleur monde vous le diront, c'est une plaisanterie charmante qui ne peut que faire rire.

Un hasard peut vous faire tomber sur un malapris, une espèce de petit bourgeois mesquin, sans usage, qui, loin de rire, vous fera froide mine.

Le supporter serait blâmable. En ce cas, on descend de voiture, on giffle le bonhomme et on lui demande réparation.

En admettant qu'il comprenne l'honneur que vous lui avez fait en le provoquant, le croquant vous attendra sur le pré.

Comme vous n'avez pas froid aux yeux, vous arrivez sans émotion, le cigare aux lèvres, et sans attendre v'lan ! en garde.

Soignez vos premières passes, mais bientôt, dans l'action, le sang s'échauffe, et la colère vous empoignant, vous fumez comme le diable,



lançant bouffées sur bouffées, bref, vous établissez une sorte de nuage entre vous et votre adversaire.

Lorsque vous jugez ce nuage suf-

fisamment opaque, feignez de tomber, à cause des témoins, en réalité mettez-vous à plat ventre.

L'adversaire, qui ne vous sent plus au bout de sa lame, avance en ferraillant, c'est à vous d'utiliser ce moment pour élever le bras et... on devine le reste.

L'honneur est tellement satisfait, qu'en rentrant chez lui, il coupe les cheveux de sa belle-mère à coups de fusil.


CHAP.° XXXIV
LE COUP DU PIÈGE A LOUP

CHAPITRE XXXIV

LE COUP DU PIÈGE A LOUP



l pleut, vous êtes crotté, comme c'est le soir et que les églises sont fermées, vous entrez au théâtre pour vous mettre à l'abri.

Pendant l'entr'acte, en homme soigneux, vous essuyez vos bottines avec le mouchoir que votre voisine a laissé à sa place, son mou-

choir ou autre chose, peu importe.

La dame rentre, elle vous surprend. Au lieu de vous essuyer elle-même, cette pas grand'chose se plaint à son mari — son amant peut-être seulement — et vous voilà une histoire.

Si vous êtes le plus fort, vous vous en tirez poliment, en jetant le noceur — ou le mari — à travers l'orchestre, ou dans le pavillon d'un instrument de musicien.

Si vous vous croyez le plus faible, évitez de vous colleter avec ce premier venu, donnez-lui votre carte, c'est plus régence et plus prudent.

On ne se bat pas toujours au bois de Boulogne, à Ville d'Avray ou au Vésinet. Pour éviter un voyage à la frontière on peut se battre dans

la propriété d'un ami, c'est même assez distingué. Prenez donc rendez-vous dans le parc d'un de vos intimes. En ce cas, priez-le de s'absenter pour qu'il ne soit pas compromis. Une fois qu'il est parti, faites peindre sur les murs :

Il y a des pièges à loup.

Posez-en un au milieu d'une allée, masquez le bien dans un petit fossé recouvert de mousse et de tendres feuilles.

Vos témoins qui connaissent la farce, vous placent d'un côté du piège, votre adversaire de l'autre.

Allez-y, nous y sommes.

Parez tierce, et tirez dedans ; l'autre pare, vous menace de la riposte, parez à votre tour, et en garde.

L'adversaire attaque à son tour : rompez sans parer — vous avez l'air d'un novice mais peu importe — l'adversaire avance, attention : Vous vous retrouvez en garde,



dégagez dessous, parez le contre et offrez le flanc.

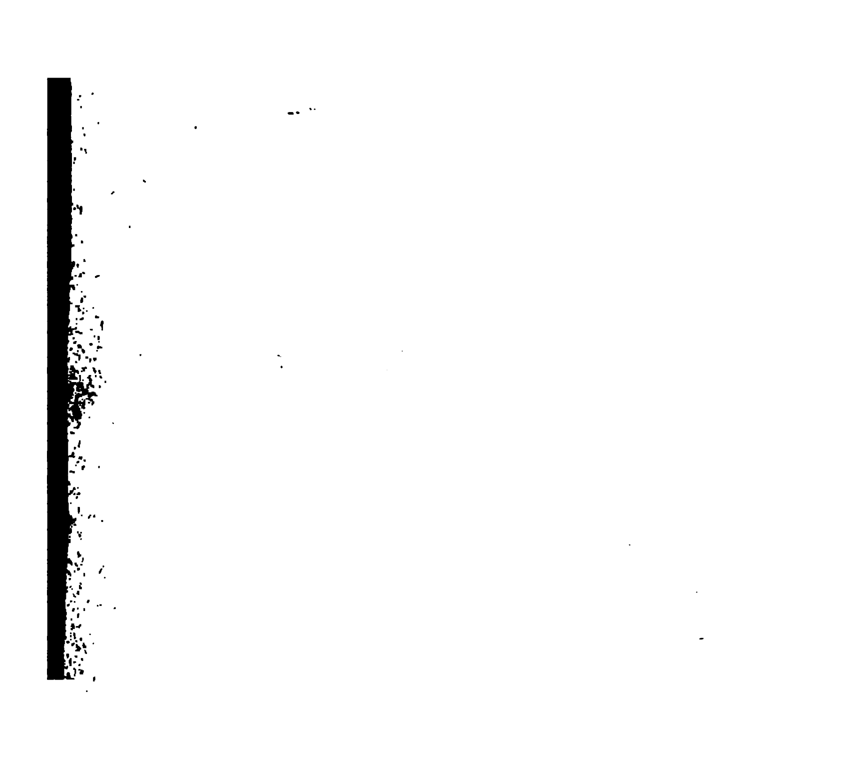
L'imbécile n'y résiste pas, il se fend, vous rompez, il fourre son pied dans le piège à loup ; fendez-

vous alors, tombez-lui dessus avec étonnement et enfoncez-lui votre épée dans l'œil sans le vouloir.

C'est tout.

L'honneur est tellement satisfait qu'il n'en peut plus se soutenir à force de rire, il est obligé de s'enlever par les cheveux.


CHAP. XXXV



CHAPITRE XXXV

DERNIER COUP

Aux dames



n admettant que je me trouve dans une soirée, et que deux jeunes filles du meilleur monde, également belles et distinguées, se disputent un de mes regards, j'avoue

que je me trouverais dans un embarras terrible.

Le trouble envahirait mon cœur, je le sens. Ce serait la pierre lancée, ridant la surface du lac pur et tranquille.

Qu'un baiser me soit dérobé, qu'arriverait-il ?... une rencontre entre ces demoiselles, c'est évident.

La chose arrivera-t-elle, je l'ignore, mais enfin, quand j'ai mon gilet à carreaux..... ou quand je chante :

Ces trésors que je cache aux yeux.

Alors... mais assez, plume inconséquente !

Ces jeunes filles, une fois sur le terrain, s'arrangeront comme elles l'entendront, mais si j'ai une pré-

férence pour l'une d'elles, elle peut compter qu'elle recevra un conseil qui la mettra dans l'impossibilité d'être atteinte par son adversaire.

Et devenant alors la proie de la demoiselle victorieuse, je ferai de telle sorte que... son déshonneur sera tellement satisfait, qu'elle regrettera bien vivement de ne pas s'y être prise plus tôt.




CHAP. XXXVI.
PROCÈS POSSIBLE
DÉFENSE



CHAPITRE XXXVI

PROCÈS POSSIBLE
DÉFENSE


'homme qui défend son honneur l'épée au poing est bien vu dans le monde, au tribunal c'est le contraire; par contre le monde méprise un homme qui se laisse enlever le... respect, et au tribunal, on ne s'en occupe pas.

L'homme bien né a vivement fait son choix.

Mais qu'arrive-t-il, c'est que la police vexée fait toutes sortes de misères à l'homme qui se respecte. Oui, elle le poursuit, lui mange son argent, lui fait des procès, le met à l'amende, et parfois même en prison.

Que la police poursuive, soit, c'est sa manie, chacun les siennes, mais se laisser condamner, ce serait trop naïf.

Pour éviter cette calamité, il faut avoir un bon avocat et surtout l'inviter à méditer la plaidoirie suivante, que je n'hésite pas à recommander comme modèle du genre aux jeunes stagiaires, et même aux soi-disant maîtres du barreau :

La p[illegible] ayant la manie de se mêler touj[illegible] des affaires des

autres, il arrive fréquemment que le duel est suivi d'un procès.

Les prévenus y gagnent non moins fréquemment des peines variables, selon les cas particuliers de la rencontre. Pourquoi ces condamnations iniques?

Parce que les duellistes ont le tort de s'adresser à des avocats de carton, des mazettes.

Le duel serait si facile à défendre devant des juges, si les défenseurs avaient un peu de bon sens!

Tenez, par exemple, imaginons une affaire quelconque; supposons une affaire entre journalistes, la suivante : M. Bocottret du *Cloporte émollient* a inséré dans son journal les lignes que voici :

« *La Norwège n'a jamais eu à*
» *subir un pareil hiver ; le froid y*
» *est tellement rigoureux, que les*
» *cultivateurs se sont vus forcés de*
» *mettre des gilets de flanelle aux*
» *navets pour les empêcher de ge-*
» *ler.* »



M. Failanoce du *Riflard moderne* a démenti le fait en écrivant :

« *En Norwège, on ne met pas de*
» *gilets de flanelle aux navets, ainsi*

» *qu'un de nos stupides confrères a*
» *cherché à l'insinuer, mais on les*
» *frictionne toutes les deux heures*
» *avec de l'alcool camphré.* »

M. Bocottret a naturellement gifflé M. Failanoce, et on s'est battu à l'épée pour réparer l'injure.

Nier le fait, c'est impossible. S'excuser, dire que c'était pour rire ou qu'on ne l'a pas fait exprès, il n'y faut pas songer.

Le plus simple, c'est d'avouer franchement, et de se cramponner à la défense.

Ce ne serait pas faire preuve d'éloquence, de dire :

« *Ces messieurs ne se sont fendus*
» *l'un sur l'autre, que pour s'assu-*
» *rer si leurs pantalons étaient solide-*
» *ment cousus dans l'entre-jambes.* »

Non, ce serait témoigner d'une certaine méfiance envers messieurs les tailleurs, et les froisser inutilement.

Il vaut mieux se draper dans son mérinos, et s'écrier :

Messieurs de la cour,

Messieurs les jurés,



Il faut réellement que votre hanneton ait eu les pattes en l'air, pour que vous nous ayiez mis dans l'obli-

gation de venir étaler sur vos prétentieuses tartines, le beurre mi-sel du ridicule.

(*Surpris par ce début, le président sera capable d'en renifler sa sonnette.*)

Vous n'avez pas de loi relative au duel ; en vertu de laquelle voudriez-vous nous condamner ?

C'est absolument comme si vous aviez la prétention de faire remettre un fond de culotte à une paire de guêtres !

(*Les jurés commenceront à être très perplexes.*)

Si jamais vous aviez le toupet de nous condamner, qu'en résulterait-il ?

Vous laisseriez supposer que vous blâmez les adversaires de ne pas

s'être tués tout à fait, et que vous les fourrez en prison, pour les punir de s'être ratés. Car, il faut bien



en convenir, s'ils étaient morts, vous n'auriez pas la cruauté de faire

mettre leurs cercueils à Mazas, n'est-ce pas ? Condamner des duellistes survivants, ce serait pousser à l'assassinat.

Permettez-moi, Messieurs de la cour, de m'écrier avec Cicéron : *Cenetibus pasum trechicus;* ce n'est pas très chic.

(*Les magistrats se sentant dans leur tort feront une fameuse grimace.*)

On n'est pas diffamé, on n'est pas battu, on n'est pas volé, mais on est ridiculisé, — ce qui est pire, car vous le savez, Messieurs, le ridicule tue en France — et la loi qui prévoit les autres cas n'accorde aucun recours contre l'individu qui vous fait passer pour une huître; que faire alors ?

fisant de les autoriser à ne payer que trois sous au lieu de six dans les omnibus !



(*Les jurés ne manqueront pas de se dire entre eux : Voilà un gaillard qui est joliment malin.*)

Me parlerez-vous religion?

Oh! comme je vais alors vous administrer le coup de brosse de la défense sur la redingote de l'accusation!!!

Le Créateur n'est-il pas le Dieu des armées?

Que font les armées? Elles s'entre-tuent dans de vastes duels, où cent mille hommes se rencontrent en face de cent mille autres.

Pourquoi ces immenses duels?

Pour satisfaire deux monarques, dont l'un a dit de l'autre : Il a un nez comme une saucisse plate, ou bien : Il a des pieds comme des boîtes à violon.

Ces duels ont ce côté curieux, que ceux que cela regardent restent tranquillement chez eux, et que ceux qui se battent, sont justement les gens que cela ne regarde pas.

Eh! bien, ces organisateurs de duels, avez-vous jamais eu seulement l'intention de les mettre à l'amende, quand ça ne serait que de :

Vingt cinq francs,
De vingt-cinq francs,
De vingt-cinq francs cinquante ?

Non. Pourquoi ? Parce que vous n'y avez d'abord pas songé, et que si vous y aviez songé, vous vous seriez dit : C'est de la part du Dieu des armées si la chose a eu lieu.

Eh ! bien, sachez-le : qui peut le plus peut le moins ; si vous permettez à deux cent mille hommes de s'éventrer, à plus forte raison devez-vous le permettre à deux seulement.

(*Très embêtés, les jurés se contenteront de se gratter ferme le dessus de la tête.*)

Un mot encore en finissant : si le duel est défendu, pourquoi ne l'empêchez-vous pas ?

Nous nous sommes battus à Ba-

gatelle, les gardes ne nous ont rien dit.

Oh! je sais bien que vous allez



me répondre : c'est parce qu'ils ne vous ont pas vu.

Mais c'est justement là leur tort! Si les gardes nous avaient vus, ils nous auraient empêchés.

Pourquoi ne nous ont-ils pas vus? Parce qu'ils n'étaient pas là.

Pourquoi n'étaient-ils pas là? Parce qu'ils faisaient mal leur service.

Or, que représentent les gardes? La loi, qui, elle-même est représentée par le commissaire, qui représente le ministre, qui, lui, représente le chef de l'État.

Dans le principe, ce sont donc les gardes que vous devriez punir si vous voulez absolument des victimes, mais je vous préviens que le chef de l'État ne sera pas content, il sera même vexé de se voir condamné dans la personne de ceux qui le représentent.

(*Les jurés perplexes, tout le temps de cette magnifique plaidoirie, ne trouveront rien à répondre, car au moment d'ouvrir la bouche, le président lui-même s'apercevra qu'il s'est complètement usé la tête à force de se la gratter.*)

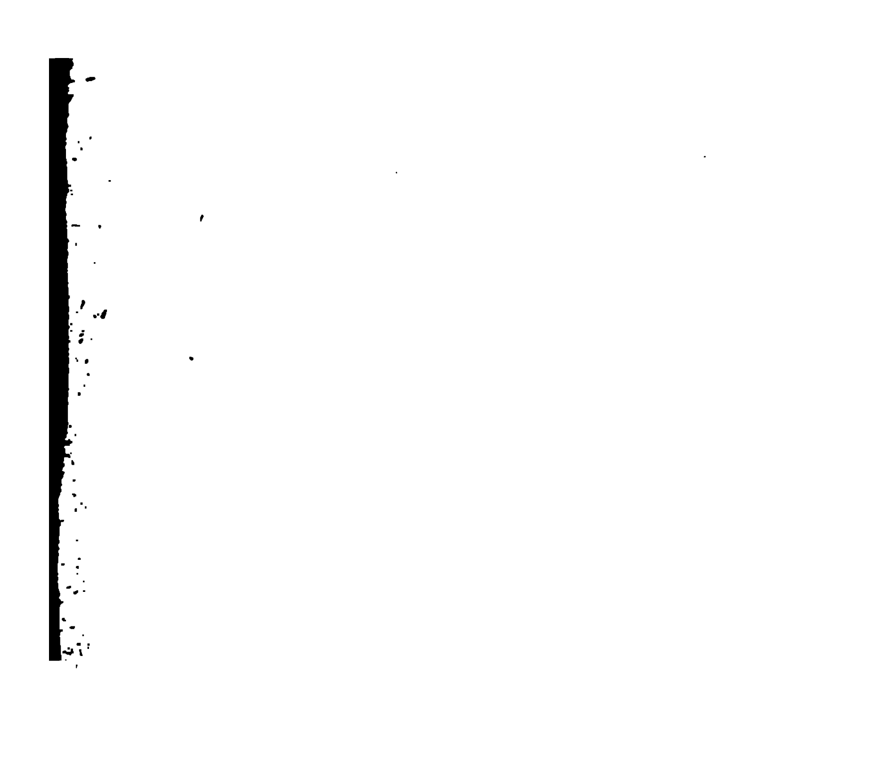
Voilà ce que j'appelle une défense, mais malheureusement les orateurs sont si rares aujourd'hui !...





TABLE DES MATIÈRES

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE J. MOUREAU ET FILS.



SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE J. MOUREAU ET

